

Denis RAVEL



NOUVELLES

Hiver
&
Nouvelles Fantastiques



La Compagnie Littéraire

HIVER, comme la fin des quatre saisons, lente décrépitude, identique au vieillissement des corps et de l'esprit. L'hiver semble nous pousser tout droit vers le néant, il est ainsi synonyme de mort. Pourtant à sa façon, l'hiver est aussi une belle saison et ses froides journées austères poussent l'homme vieillissant à la réflexion.

L'hiver, dernier volet de deux existences, met en scène Claude, un ancien chef d'orchestre, violoniste précoce et talentueux, interprète virtuose dès ses plus jeunes années, et Rose, mystérieuse égérie de sa fin de vie. Claude finit sa vie, oublié par ses pairs et par sa fille, dans une petite ville de province, à l'abri des turbulences des grandes cités.

C'est dans cette maison de retraite calme et confortable qu'il va rencontrer celle qui sera son dernier amour, alors que déjà il se prépare à la mort.

Je partais dans ma quatre-vingt-septième année, je n'attendais plus rien de la vie, elle m'avait tout donné et comme souvent tout repris également. Dieu m'avait offert le talent, je l'avais exercé au moyen de mon violon afin de lui rendre hommage. Interprète, j'ai été le plus gâté des hommes, j'ai joué devant des parterres de mélomanes. J'ai contemplé l'émotion naissante d'innombrables personnes, souvent traduite par des larmes. J'ai adoré mon violon, je l'ai caressé, protégé comme la plus belle des épouses. Je l'ai aimé jusqu'à le haïr quand il ne jouait pas à l'unisson de mes désirs. Plus tard, bien plus tard, j'ai pris la direction d'orchestres à la demande des plus jeunes. J'ai accepté par jeu, mais un peu par défi aussi. La musique des plus grands, Wagner, Beethoven, Mozart, m'a transporté dans des contrées qui échappent habituellement aux mortels et où les fées tutoient les Dieux. Des auteurs plus modestes comme Smetana, Mendelssohn m'ont porté sur les rives de la mélancolie quand l'âme se brise sur les rochers de la solitude, telle la vague explosant sur une île lointaine au beau milieu d'une tempête. Mais les plus grands transports émotionnels m'ont été donnés par la conduite d'orchestres, quand les ins-

truments vibrent à l'unisson d'une symphonie, d'un concerto, et que des hommes et des femmes tendent vers un seul but : la gloire de la musique et l'apogée d'une virtuosité conjuguée. Quand, à la fin, viennent mourir les dernières notes alors que dans un silence respectueux s'achève la symphonie, et que l'orchestre entier vibre d'une onde magique qu'aucune logique ne sait expliquer. Oui, ces instants je les ai vécus et rien au monde ne saurait les remplacer, ni la vieillesse me les faire oublier. Vous comprendrez mieux ainsi que je passe le plus clair de mon temps enfermé dans une espèce de nébuleuse où règne le souvenir de la musique, maîtresse absolue et intransigeante de mon esprit.

Tout absorbé que j'étais dans mes lointains souvenirs, je n'avais pas été sans remarquer cette grande et élégante femme, un peu fantomatique qui se promenait calmement dans le jardin lorsque le soleil était au rendez-vous. Son pas tranquille indiquait qu'elle était en paix avec elle-même. Elle m'avait immédiatement impressionné et une force invisible me poussait à aller à sa rencontre. Je m'habituais à sa présence et la saluais chaque fois que je la croisais.

Au fil des jours qui s'écoulaient lentement au sein de la pension, je me rendis compte que j'attendais l'instant de ce qui dans mon esprit était devenu notre rendez-vous quotidien. Cette élégante femme mystérieuse avait pris ce qui me restait de vie en accaparant mon esprit. Elle était pour moi l'incarnation des plus nobles aspirations musicales.

Je la baptisai donc Mélodie et décidai fort courageusement d'engager la conversation.

Ce matin-là, dans l'exiguïté de ma chambre, je me préparais avec une certaine fébrilité à ce qui était

probablement l'un des derniers rendez-vous galants de mon existence. Un foulard savamment négligé autour du cou, une chemise méridionale aux motifs provençaux et enfin quelques pressions sur le vaporisateur du délicieux parfum d'eau de Cologne anglais "Yardley" que m'avait offert ma fille.

Je descendis les quelques marches qui menaient au jardin avec les palpitations d'un jeune homme se rendant à son premier rendez-vous amoureux.

Malheureusement après avoir parcouru quelques centaines de mètres, je ne vis pas l'élégante dame. Je décidai de faire un deuxième tour de jardin cherchant à gagner du temps. Cette matinée de décembre était assez douce et seuls les arbres dénudés offrant leurs branches noires et torturées nous rappelaient que nous étions en hiver. Un soleil aux teintes roses émergeant de derrière les découpes sombres des immeubles avait calé son disque parfaitement entre deux branches d'arbres. Il semblait attendre lui aussi la Dame.

Malheureusement, à l'issue de mon deuxième tour, je ne vis toujours pas celle que j'avais surnommée Mélodie. Dépité, je remontai dans le hall et allai m'enquérir auprès du personnel de la santé de la dame.

Il me fût dit qu'elle avait gardé la chambre suite à un léger refroidissement, mais que demain elle serait probablement visible. Je demandai à l'aide-soignant la plus grande discrétion, ne souhaitant pas faire état de ma passion naissante, et décidai de me replonger dans ce livre qui, hier après-midi, m'avait fait tant rêver.

Il s'agissait d'un livre ayant appartenu à mon grand-père, édité au début du siècle et présentant

des morceaux choisis de la littérature romantique française. Il avait séjourné de longues périodes dans des endroits tour à tour poussiéreux puis humides. Toutes sortes d'insectes et de rongeurs s'étaient ainsi attaqués aux plus grandes pages de la littérature française.

Je me disais qu'à défaut de lecteur ce livre avait connu de nombreux rongeurs et cette constatation ne manquait pas de me faire sourire. Certaines pages étaient d'ailleurs détachées ; j'avais entrepris de le restaurer, recollant les pages abîmées, puis le couvrant. Maintenant il était l'ouvrage auquel je tenais le plus au monde, non par la qualité de son contenu qui était pourtant certaine, mais parce que ce livre me venait de mon grand-père. C'était un héritage culturel, et à ce titre considéré par moi comme le plus précieux des legs.

De retour dans ma chambre, je me replongeai dans sa lecture. Je lus pendant près d'un quart d'heure avant de m'apercevoir que mon esprit s'en était allé rejoindre le charme discret de l'élégante dame, et que je n'avais pas retenu une seule ligne de ce que je venais de lire. Je m'en amusai, percevant là des signes alarmistes de déconcentration que j'avais connus dans ma jeunesse.

Comme on ne retrouve jamais, même si on le désire, l'exactitude des situations, le lendemain je ne me préparai pas à la rencontre de Mélodie. Et c'est très négligemment vêtu que j'entrepris mon tour de jardin. Sec et osseux, j'avais quelques douleurs arthritiques, mais mon port était droit et empreint d'une élégance naturelle. Cependant aujourd'hui l'air était froid et le souffle glacial de l'hiver pénétrait mes membres insuffisamment vêtus.

Alors que j'avais presque achevé mon tour de jardin, j'aperçus montant les quelques marches qui menaient à l'entrée de la maison, la dame de mes aspirations. Cette vision me redonna un allant nouveau, et je gravis presque prestement les marches avant de la rejoindre dans le hall. Elle se retourna et me dévisagea avec une certaine froideur, montrant un complet détachement de son existence présente.

— Bonjour Madame ! lui dis-je maladroitement, je suis heureux de voir que vous allez mieux.

— Monsieur, à qui ai-je l'honneur ? me répondit-elle, jetant entre elle et moi un immense espace de dédain.

— Claude Sonorité, artiste sur la fin de ses jours. Pour vous servir Madame. En disant cela je l'observais, cette femme avait une classe folle. Ses cheveux blancs et longs montés en chignon lui conféraient un air sévère en lui donnant une allure princière. Elle me dévisagea d'un regard hautain.

— Rose de la Ville en Ruines, héritière des filatures de Tourcoing, aujourd'hui ruinée et décrépète. Puis reprenant : alors, Monsieur, si je comprends bien vous vous inquiétez à mon sujet. Vous m'en voyez comblée, d'autant qu'il y a bien longtemps que ma santé, hormis quelques médecins et infirmiers de cette pension, ne soucie plus personne.

— À dire vrai je vous avais remarquée, et souhaitais échanger avec vous.

— Vous ne me proposez pas une histoire d'amour au moins jeune homme ? dit-elle sur un mode d'auto-dérision qui acheva de me subjuguier. Je la trouvais belle et mes sentiments à son égard croissaient au rythme des phrases et de ses réparties.

— Je ne sais pas Madame, il est encore trop tôt pour le dire, mais je puis vous assurer qu'il s'agit bien là d'une rencontre. Et poursuivant : alors votre prénom est Rose, je vous avais baptisée Mélodie, car vous me paraissez semblable à une musique romantique, douce, légère, faite de charme et de discrétion. N'ai-je pas raison ?

— Certainement Monsieur, les sentiments que je peux encore vous inspirer, compte tenu de notre grand âge, seront ceux que nous emporterons avec nous dans l'au-delà. Ne sont-ils donc pas quelque part les plus importants ? Vous m'en voyez flattée, mais vous, parlez - moi de vous.

Je fus heureux de cette demande, en me sollicitant elle avait répondu à mon désir premier, entrer en contact avec elle.

Alors que je m'exécutais, commençant à évoquer mes origines modestes et la personne qui m'avait amené à la musique, un aide-soignant nous proposa un chocolat. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre et poursuivîmes.

C'est ma grand-mère qui m'a donné le goût du violon. Dès l'âge de cinq ans, elle m'a initié, me formant de façon obsédante heure par heure, jour après jour. Ma mère laissait faire, par fierté et peut-être aussi par crainte de cette femme qui était sa mère et dont l'intransigeance était sans limites. Nul n'osait s'opposer à elle, pas même mon père qui, à vrai dire, laissait faire les femmes en matière d'éducation. La musique fit donc partie intégrante de mon existence dès mon plus jeune âge. Les leçons de violon succédaient aux leçons de français ou de mathématiques et ma grand-mère ne concevait pas que je ne sois pas le

meilleur élève de la classe, toutes matières confondues.

C'est dans cette ambiance très stricte que je vécus, ne m'évadant qu'à travers le tourbillon des mélodies des plus brillants compositeurs que mon intransigent professeur me forçait à jouer. J'avais pour cette femme un respect et une dévotion totale. Il est vrai que les cours à peine terminés, elle savait rire, plaisanter et m'amener à croquer la vie avidement.

Le douzième arrondissement où nous vivions dans un appartement petit mais très lumineux était un quartier propice à l'émerveillement et à l'éveil d'un enfant. J'admirais le lion de la place Daumesnil un peu comme une bête mythique capable de se réincarner en être vivant à tout moment. J'en concevais une certaine frayeur, mais mon attraction pour cet animal s'en trouvait accrue. L'immense avenue qui menait au lion me permettait de gambader joyeusement de tous côtés sur les larges trottoirs avec l'insouciance qui caractérise les enfants dans leur dixième année. J'observais les immeubles Haussmanniens, ils me semblaient avoir déjà comblé plusieurs existences et à ce titre je recevais leur imposante présence avec le respect dû à mon jeune âge. J'imaginai d'élégantes femmes vêtues avec le soin et la préciosité qui caractérisent la fin du XIX^{ème}, mélange de dentelles, de tailles fines et de gants ajourés, d'ombrelles et d'airs mutins, poursuivies par des messieurs d'âge mûr, un peu enveloppés, dans des redingotes noires. J'avais dû percevoir ces images dans quelque film ancien ou sur des cartes postales d'époque.

Rose m'écoutait sans mot dire. Elle avait marqué un intérêt très vif pour mes propos, je le lisais dans l'acuité de son regard et dans son attitude immobile et attentive.

— Tout ceci est passionnant, vous avez commencé par l'enfance, je vous demande de continuer Monsieur, demain après la promenade et tous les jours qui suivront. Il vous faudra prendre le temps, j'aime les belles histoires. Je dois vous dire aussi que vous avez des talents de conteur certains.

— Certes Madame, je suis très honoré de vous avoir intéressé, mais j'ai hâte aussi de connaître votre histoire.

— Monsieur, je suis navrée de vous répondre que mon histoire, vous n'y aurez pas accès, je la considère comme une affaire personnelle et me livre peu. D'ailleurs c'est vous qui êtes demandeur dans notre relation et pour que je garde mon mystère, donc un intérêt à vos yeux, il convient que vous ne sachiez rien de moi. Par contre, je vous demanderai jour après jour le récit de votre vie, sans l'omission du moindre détail. C'est une tâche qui devrait vous accaparer la journée durant, avant notre rendez-vous quotidien. Elle me salua respectueusement.

— À demain donc ! Puis elle tourna les talons.

Je restai abasourdi. Qui était cette femme pour se permettre à son âge de jouer encore ainsi ? Je me sentais un peu irrité, comme floué, j'avais le sentiment qu'elle avait pris le contrôle de la situation. Mais en même temps j'étais irrémédiablement attiré par ce qu'elle venait de me dire.

De toute façon le jeu avait fait partie intégrante de mon existence. Et la perspective que ma vie passée puisse, jusque dans ses moindres détails, intéres-

ser cette femme subtile, un brin magique et soudainement inaccessible me mettait en émoi.

Troisième jour de l'hiver.

Jour après jour, l'histoire de mon existence défilait en un cérémonial préétabli. Le matin vers 11 heures, nous nous retrouvions après la promenade, dans sa chambre et je contais à la Dame, un volet de mon existence passée.

Notre "liaison" était à présent découverte par l'ensemble des membres de l'établissement. Nous suscitions d'ailleurs, comme dans la majorité des cas, intérêt, convoitise, jalousie ou admiration. Le personnel soignant était devenu dans son ensemble complice et essayait d'organiser au mieux notre tranquillité. Il s'agit là d'un point précis dont je garde d'ailleurs un souvenir ému.

— Allez mon ami, ne perdez pas de temps, je suis impatiente ; quelle histoire allez-vous me conter aujourd'hui ?

— Rose, fermez les yeux, vous êtes salle Pleyel, trente ans en arrière. La foule se presse pour venir écouter La Symphonie Pastorale de Beethoven. Il s'agit là de l'anniversaire du décès de cet extraordinaire compositeur, plus de cent musiciens sont présents sur la scène. Je suis en cette occasion premier violon. La musique de Beethoven est pleine, talentueuse, d'une inégalable densité. Je sais que le solo est très difficile à interpréter, je l'ai cependant joué tant de fois qu'il ne me paraît pas hors de portée. Malgré tout une panique m'envahit, pétrifiant mes muscles et mes membres tout entiers. Nous sommes à l'apogée d'un mouvement particulièrement intense.

A cet instant, le chef d'orchestre se tourne vers moi, m'invitant d'un geste à peine perceptible à poursuivre. Paralysé, je marque une courte pause. Et puis, me croirez-vous Rose ? Mon violon, oui mon violon tout seul, se met à interpréter le passage si délicat avec une virtuosité qui, à ce niveau-là, semble me dépasser. Oh! bien sûr, c'est moi qui tiens l'instrument, mais je puis vous assurer qu'en cette occasion une force invisible a guidé ma main, palliant ma défaillance. La soirée est un succès, elle se termine en apothéose pour l'ensemble des concertistes. Une série incroyable de rappels nous connecte directement à la gloire du défunt compositeur. Je suis ému aux larmes, réalisant qu'il vient de se passer quelque chose qu'aujourd'hui encore je n'explique pas.

— Quel admirable conteur vous faites, Claude ! mais sachez que c'était bien vous qui jouiez ce soir-là, il s'agissait de l'émanation d'une force intérieure ne pouvant s'exprimer que dans les moments d'intense émotion.

— Les spectateurs quittent à présent lentement la salle Pleyel, je vois, non pas des gens, mais une masse diffuse, sombre qui semble comme à regret regagner le quotidien de sa monotone existence.

Ce soir-là, mes compagnons et moi-même emportés par les spasmes sublimes de la composition de Beethoven avons magnifié la Symphonie Pastorale.

En coulisse, nous nous congratulâmes longuement. Une violoncelliste ne put contenir ses larmes, elles s'écoulaient lentement le long de ses joues. Il est certain qu'à l'occasion de cette soirée, l'ombre de Beethoven planait sur la salle Pleyel.

— Merci Claude, quel bel intermède musical ! J'aime beaucoup cette symphonie, la musique éclairait ma mémoire pendant que vous me racontiez cette histoire. Grâce à vous, j'ai l'impression de vivre autre chose, comme une double vie.

Quatrième jour de l'hiver.

Ce matin-là une pluie fine et glacée tombait d'un ciel gris, j'avais le sentiment que le cours des saisons ne pourrait plus jamais s'inverser et que ce temps triste annonçait des temps de désolation pour les mois et les années à venir. Bref mon moral était en berne et je voyais tout en gris. Malgré le fait que l'histoire que j'avais à raconter était l'épisode le plus douloureux de mon existence, il était indispensable pour moi de le partager avec quelqu'un une ultime fois. Pourquoi pas avec Rose ? Je pénétrai donc à l'intérieur de sa chambre, avec le masque tragique d'un comédien antique.

— Qu'avez-vous mon ami ? ne put s'empêcher de me demander Rose.

— Ce que j'ai, c'est à la fois simple et triste, depuis ce matin je pense à une femme que j'ai beaucoup aimée, disparue tragiquement il y a déjà de nombreuses années.

— Confiez-vous à moi, cela apaisera votre âme.

— Eh bien voilà : j'avais fini par l'oublier, ou tout au moins par l'enfouir au fin fond de ma mémoire. Les cinq premières années qui avaient succédé à son départ m'avaient laissé en état de choc, provoquant en moi d'étranges sentiments de rejet de l'existence et de l'envie même de vivre. Je considérais comme injuste que le Seigneur m'ait enlevé cette femme que

j'aimais par-dessus tout, compagne magique. Les sept années qui suivirent furent plus douces pour moi, la nostalgie avait remplacé la souffrance, et les rares contacts que nous avions par téléphone maintenant, eux seuls, le fil ténu de ce qui avait été une relation passionnée et violente.

Cependant je vivais comme si l'on m'avait arraché une partie de moi-même, sachant de surcroît que rien plus jamais ne pourrait être comme avant. Je vécus de longues années aux prises avec ce drame intérieur jusqu'à ce que le temps efface en quasi totalité la souffrance que j'avais en moi.

Une seule fois, dix ans après, elle revint me voir, elle était accompagnée de sa fille de onze ans. Nous passâmes la journée à visiter le musée du Louvre et à nous promener dans Paris. Le soir venu je la raccompagnai en voiture dans sa famille, après quoi je lui adressai simplement cette lettre pour la remercier :

"Ce mardi a été un moment de grande félicité, je l'ai vécu pleinement sans réfléchir, sans gamberger, sans faux-semblant aussi. La magie était intacte, je n'ai à aucun moment été déçu par ton image, qu'elle soit physique ou morale. Tu es toujours dure et sensible à la fois. Tes deux visages me touchent toujours autant. Je savais cependant que chaque minute de cette étonnante journée qui passait m'éloignait de toi. Pour combien de temps ? Dix ans peut-être ? Non le passé ne se répète jamais de la même façon. Merci d'avoir eu le courage d'affronter dix ans d'incertitude. L'amour est étrange, tenace comme une maladie qui ne veut pas guérir. Coralie ajoutait à la note surréaliste. Je pense que comme tous les enfants elle a du sentir certaines choses. Après ton départ ton parfum était très présent dans la voiture, je roulais fenêtres ouvertes,

alors pour le conserver plus longtemps, j'ai fermé les vitres de la voiture ; et là, chose étrange, il a alors complètement disparu. Je pense que je pourrais facilement t'écrire une dizaine de pages sur ce mode nostalgique, mais il n'entre pas dans mes désirs de me faire mal ou d'essayer de faire mal.

Alors merci d'être venue et peut-être à un jour prochain."

Puis je ne la revis plus, simplement échangeons nous téléphoniquement deux à trois fois par an. Jusqu'au jour où je fis ce rêve étrange : Bénédicte m'apparaissait à travers le voile dérangeant du songe ou les visions que l'on a semblent plus réelles que rêvées. En même temps je pressentais ce rêve comme annonciateur d'éléments négatifs et l'inquiétude l'emporta bien vite sur le plaisir d'avoir reçu la visite de cette femme que j'aimais toujours. Réalisant qu'il venait de se passer un moment fort de mon existence présente, passée ou à venir, je me précipitai sur une feuille de papier et transcrivis le plus exactement possible mon étrange songe.

"Cette nuit vous êtes venue me visiter en rêve. Vous étiez vêtue d'une robe noire sans manches et maquillée de rouge à lèvres. Je vous ai tendrement prise par les épaules n'osant vous embrasser de peur de retirer votre rouge : Douze ans, je vous ai attendue douze ans, vous ai-je dit. Dans mon rêve, je ne savais pas si vous étiez là pour un temps indéfini ou juste de passage. Nous étions face à un horizon très vaste peut-être un océan. Un sentiment de bonheur intense m'envahit en votre présence, il me rappela combien l'amour est éternel, et qu'il ne saurait être terni par le temps. Je ne peux pas dire que le réveil me fut

désagréable, comme si le sentiment que ce rêve n'était pas la réalité, non au contraire la sensation d'avoir passé un instant en votre compagnie me ravit d'aise. Seulement ce soir en écrivant ces quelques lignes, j'éprouve un sentiment d'injustice profond. Il m'est interdit d'approcher l'être aimé alors que ma vie s'écoule à la vitesse des grains de sable d'un sablier intemporel".

Malheureusement deux à trois mois après ce songe je reçus une lettre porteuse de mauvaises nouvelles. Ma compagne était atteinte d'un cancer. Elle développait à travers une triste lettre les éléments que j'avais ressentis lors de mon songe. Malgré cela elle gardait dignité et courage, vertus qui appartiennent aux êtres d'exception dont je sais qu'elle faisait partie. Bénédicte concluait qu'elle ne savait pas si nous pourrions même nous revoir un jour. Je lui répondis bouleversé.

"Ce soir j'ai appris la mauvaise nouvelle. Ta lettre était intitulée : "bad news" .Tu indiquais cancer avancé. Terrible nouvelle qui m'anéantit presque aussi sûrement que toi, prise de conscience d'une histoire d'amour que je me refuse à qualifier de ratée. Comment pourrait-elle l'être, puisque douze années après mes sentiments sont intacts. À mes yeux Bénédicte restera toujours l'être le plus pur que j'ai rencontré, épris de perfection, d'absolu, de tout ce qui n'appartient pas à la normalité. Amoureuse des océans, des goélands et des défis. Et si tu n'es pas réellement comme ça, qu'importe, je t'ai vue ainsi, je t'ai aimée comme cela, telle que tu étais. Ne me contredis pas, d'ailleurs, je ne saurais l'entendre.

Les douze années qui se sont écoulées, j'aurais aimé les passer auprès de toi. Le destin en a décidé autrement.

L'éloignement a été pour moi durant les cinq premières années une grande souffrance. Puis je me suis résigné, d'autant que tu donnais peu de nouvelles. Je n'ai jamais trouvé ton pendant auprès de la gent féminine. Peut-être n'ai-je pas assez cherché. Peut-être la femme qui comblait tous mes désirs portait-elle le nom de Bénédicte. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je prie Dieu pour qu'il préserve ta vie et te donne la guérison.

Je pense que l'on s'est loupés de peu, je ne me suis jamais d'ailleurs complètement remis de cette fulgurante histoire d'amour.

Que ma lettre te donne le courage nécessaire pour traverser cette épreuve.

Gage de ma passion toujours intacte, je peux t'écrire autant de fois que tu le souhaiteras si mon écriture peut influencer de quelque manière que ce soit ta guérison.

Je viendrais te voir, si tu le souhaites lors de ta convalescence."

— Mon pauvre ami, me dit Rose en me passant délicatement la paume de sa main sur le visage, comme vous semblez avoir souffert à travers vos propos.

Je la sentais bouleversée. Ce jour là en nous séparant nous ne pûmes échanger le moindre mot. Je quittai sa chambre brusquement, l'évocation de ce douloureux passage avait rouvert une plaie qui décidément ne cicatriserait jamais.

Cinquième jour de l'hiver.

— Aujourd'hui, parlez-moi de votre jeunesse Claude, me dit Rose, alors que je la rejoignais dans sa chambre pour notre habituel entretien.

— J'avais envisagé la suite chronologique du concert d'avant-hier, mais je peux satisfaire votre demande, je possède beaucoup de feuillets sur cette partie de ma jeunesse qui me fut à la fois pénible et agréable.

Je poursuivis : à la disparition de ma grand-mère, j'avais onze ans. Un jour en revenant de l'école, je demandai où était Flamine. Ma mère me répondit :

"Tu sais ta grand-mère a été hospitalisée, elle souffre d'une maladie assez grave."

Son ton était sentencieux, sa voix pleine de mystère. Elle ajouta : "nous pourrons aller la voir demain."

Je sus tout de suite qu'il s'agissait d'un cancer. À l'époque le cancer était une maladie mystérieuse, presque honteuse, qui répandait la terreur mais dont on parlait peu. J'en conçus une grande tristesse, réalisant que notre complicité venait de prendre fin et me retirai sans mot dire.

Tout alla très vite, Flamine disparut sans que l'on m'ait permis de la revoir. Les adultes maîtrisent mal les sentiments des enfants. Ils veulent leur cacher des événements qu'ils perçoivent intuitivement. Ce fut l'époque des grands mystères, on disait mon père mentalement malade. Je me souviens mal de cette période, j'assistai à certaines scènes très dures. Il me serait difficile de vous les rapporter aujourd'hui, car je souffrais de voir mon père ainsi et d'assister à la dégradation progressive de notre foyer. Toujours est-il que, désireuse de me mettre à l'abri, ma mère me mit en pension. La pension pour moi fut comme un long calvaire, un chemin de croix. Je ressentis cela comme l'incarcération de mon enfance, la perte de mes repères familiaux et l'aliénation de ma liberté.

L'établissement situé en banlieue parisienne était entièrement construit en briques rouges, lisses et austères, ce qui lui conférait une rigueur quasi protestante. Il avait pour un enfant l'aspect que peut avoir une gigantesque prison pour un détenu, à la fois rassurante par sa nature même d'accueil et inquiétante par tout ce qui se cachait d'inconnu à l'intérieur.

Le collègue était tenu par des frères, vêtus de longues robes noires simplement surmontées d'une discrète colerette bleue accrochée à leur col blanc amidonné, qui dépassait légèrement de leur soutane. Ces frères, bien qu'humains, avaient de par leur double nature d'enseignants et de religieux, une distance avec les élèves qui nous glaçait. Nous avons l'impression d'être nous-mêmes les novices de cet ordre religieux. Mon passage de quatre années dans ce collège ne me plut en rien. L'éloignement familial me pesait trop. Cependant avec le recul des années qui me donne l'impression que j'ai vécu cette histoire dans une autre vie, je réalise que c'est dans cet endroit que ma nature d'homme s'est forgée.

— Donnez-moi des détails sur la vie au collège, me demanda Rose.

— Je peux vous en donner autant que vous le souhaitez, tant cette période est ancrée en moi.

Le réfectoire était une immense salle à l'intérieur de laquelle nous pénétrions grâce à un couloir impersonnel et rectiligne. Ce couloir entièrement carrelé dans le bas était à hauteur d'homme, peint dans une teinte écrue granitée. Le plafond blanc, légèrement en arc de cercle créait comme la voûte d'une grotte au-dessus de nos fragiles silhouettes d'écoliers. Tout le long du couloir, une série de porte-manteaux per-

mettait aux élèves d'accrocher blouses, blousons et manteaux. Nous pénétrions à l'intérieur du réfectoire en rangs, et là de grandes tables longues chacune d'une dizaine de mètres nous attendaient. Des verrières accueillantes nous permettaient de voir les cours de récréation qui semblaient se prolonger jusqu'à perte de vue. Au milieu du réfectoire, une estrade était dressée. Un frère surveillait le repas. Quand il y avait trop de chahut, il demandait le silence et nous lisait quelques passages de romans d'aventures ou à suspense, comme les aventures d'Arsène Lupin ou les histoires extraordinaires d'Edgar Allan Poe. Cet auteur resta d'ailleurs à jamais ancré au plus profond de moi-même, non pas pour ses histoires qui se terminaient souvent mal, mais pour la façon qu'il avait d'amener le lecteur à pénétrer dans son monde et pour son style sans pareil. Je passais des soirées entières à lire sa triste vie et à observer ses portraits afin de percer cet incomparable talent. Je crois que mes tentatives furent dans leur ensemble vaines. Elles m'amènèrent cependant à me sentir plus proche de cet auteur, ce qui me permit par la suite d'appréhender son incroyable sensibilité et toute la poésie qui était en lui.

Après le repas, trois grandes cours de récréation nous attendaient. Invariablement c'était entre football, basket ou billes qu'allaient nos activités.

Les soirs, alors que les externes regagnaient leurs domiciles respectifs, les pensionnaires se dirigeaient en rangs pour un repas en comité restreint. Il n'y avait plus l'ambiance du midi et c'est avec une certaine mélancolie que nous nous apprêtions à vivre notre soirée d'interne.

— Cette même mélancolie parfumée d'un zeste de poésie qui fait qu'une vieille dame a plaisir à vous entendre lui conter votre jeunesse. Continuez Claude, me dit Rose.

— Ce qui m'était le plus difficile à vivre, c'est lorsque, après le repas, nous passions dans la buanderie qui comportait nos casiers de pensionnaires dans lesquels étaient nos pantoufles et qu'il nous fallait abandonner nos chaussures. À cet instant, oui je vous l'avoue, plus qu'à aucun autre moment de la journée, j'avais l'impression d'être prisonnier. Chaque casier était marqué d'un numéro. Le mien était le 191, je n'ai même pas oublié celui du professeur de français, le 147. Chiffres que j'ai joués plusieurs fois dans ma vie dans les jeux de hasard, un peu comme on touchait par le passé la bosse des bossus, sans jamais qu'il ne m'arrive d'être plus heureux au jeu qu'en amour.

— Au moins si vous n'avez pu être heureux en amour, la musique semble vous avoir comblé. Et puis, ne suis-je donc pas aujourd'hui aussi, une belle histoire d'amour ?

Je ne sus que répondre, visiblement gêné je balbutiais :

— Vous êtes Rose, ma plus tardive histoire d'amour, mais pas la moins importante.

— J'aime la façon dont vous esquiviez Claude.

— Mais je n'ai pas fini sur Saint-Gabriel. Puis-je poursuivre ? Rose acquiesça d'un geste de la tête. Frère Alain était mélomane, il eut vent de mes talents, probablement par ma mère. Il obtint pour moi l'autorisation d'avoir une heure par jour au moins pour travailler. Cette heure m'était octroyée en remplacement des heures d'études. Il m'était par

contre demandé d'être irréprochable sur mes notes. Je n'avais plus ma grand-mère pour me guider. Bien que les connaissances de frère Alain soient moins étendues que celles de Flamine, j'acceptai avec joie cette idée et nous nous mîmes au travail presque quotidiennement. Le professeur de musique se joignit à nous assez rapidement et c'est dans un quasi-anonymat que nous constituâmes un trio musical occasionnel. Le professeur de musique jouait de la flûte et frère Alain du violoncelle. Je pense qu'ils firent en cette occasion en ma compagnie plus de progrès que je n'en fis avec eux. Mais qu'importait, un groupe s'était créé et, malgré mon jeune âge, j'en devenais par mes facilités musicales le leader naturel. Les deux hommes m'apportèrent leur passion, ils me transmirent la maturité, la patience. Flamine m'avait donné l'émotion et l'amour du travail bien fait. Ce partage me redonna goût à la vie, et je ne vécus plus le pensionnat comme un emprisonnement. Frère Alain avait une seconde passion, il adorait le football, il me fit découvrir ce sport.

J'eus l'honneur, malgré des talents restreints pour cette discipline, de faire partie de son équipe. Les couleurs du maillot et des bas — comme on disait à l'époque — étaient rouge et jaune, le short noir, souvent trop flottant laissait apparaître des jambes d'enfants parfois très maigres. Ce qui me plaisait dans ce sport, c'était la fusion des couleurs. Le bleu du ciel se mélangeait au vert vif de la pelouse sur laquelle se découpaient une vingtaine de petits bons-hommes bariolés aux couleurs que je viens de citer, et aux couleurs de l'équipe adverse.

Notre terrain de football était à l'écart, il fallait traverser un mini bois pour s'y rendre et les occa-

sions de le fouler étaient rares. Je pense que les frères souhaitaient préserver la pelouse. De plus, hormis frère Alain, ils n'avaient qu'une lointaine idée de ce que peut représenter le sport pour de jeunes enfants.

Chère Rose, je ne m'étendrai pas en descriptions détaillées sur l'ensemble du collège, je préfère que les quelques informations que je vous ai données vous permettent de construire votre propre idée de ces lieux. La perception de l'imaginaire ne connaît pas d'égale dans la réalité.

— Comme vous parlez bien Claude, mais votre ton devient trop sentencieux, presque moralisateur, gardez votre simplicité naturelle, je préfère.

— Vous décidez, chère amie, je suis là pour vous être agréable. Cependant laissez-moi encore vous décrire les dortoirs. Le dortoir, lieu magique sans lequel il n'y aurait pas de pensionnat, était une vaste pièce située en étage et divisée en une dizaine de petites cellules de chacune cinq ou six lits. Cette disposition nous permettait d'être tous ensemble tout en disposant d'une relative intimité. Je me souviens avec toujours beaucoup d'émotion et de nostalgie de ma couverture à carreaux rouges et verts qui à elle seule me permettait d'imaginer que j'étais chez moi, elle était l'unique lien avec le cocon familial.

J'ai également encore en mémoire les livres de lecture très ennuyeux auxquels nous avons droit. Il s'agissait généralement de livres de la Bibliothèque verte, et d'histoires écrites par des adultes pour des enfants. Le merveilleux en était exclu et notre intérêt pour ces ouvrages s'en trouvait très limité. Nous dissimulions d'ailleurs à l'intérieur de ces livres de mini bandes dessinées, Stchroumf, Pif et quelques autres.

Mais ce qui me revient surtout en mémoire lorsque j'évoque ce souvenir précis, c'est mon amitié très forte pour ce petit garçon qui jouait avec moi dans l'équipe de football de frère Alain. Il avait les cheveux en brosse et une bouille toute ronde. Je l'admirais car il était plus fort que moi en football, et cela me semblait un honneur incroyable d'avoir son amitié. Je crois que, de son côté, il devait être impressionné par mes talents de musicien. J'étais heureux en sa présence, comme plus tard je le fus avec les quelques femmes que j'ai aimées.

Il y avait un frère qui répandait une terreur toute relative dans le dortoir. Il s'agissait du frère chargé de nous surveiller. Quand il prenait un élève en train de chahuter, il l'emmenait avec lui dans le couloir et lui faisait la morale en exerçant une pression plus ou moins grande sur le petit doigt de l'élève, qu'il tenait plié au creux de sa main. La punition pouvait durer de dix à vingt minutes et devenait un supplice s'il prenait l'envie à frère G. d'appuyer plus fort pour faire entendre sa raison. Ce frère évidemment était un peu étrange, voire un brin pervers et je ne fus pas plus surpris que cela lorsque certains bruits coururent dans la pension. Quelques mois plus tard ce frère disparut comme par enchantement et nous n'en entendîmes plus jamais parler.

Mais ce qui reste le plus émouvant à mes yeux comme souvenir est cette réflexion que je me fis enfant lors de mon arrivée à Saint-Gabriel alors que je regagnai ma chambre par l'escalier et qu'au loin d'innombrables petites lumières m'offraient leur nostalgique image, me rappelant que j'étais enfermé loin de ma famille. Comment serai-je adulte lorsque j'aurais dix-huit ans ? Quel homme serai-je ? Quelle

partie de mon enfance sera restée en moi lors de mon entrée dans le monde des adultes ? Autant de questions qui restaient sans réponse. La nuit noire venait de sceller provisoirement mon destin et je n'avais pas les réponses quant à mon avenir. Je me souviens m'être juré de ne jamais oublier cet instant. De fait, je ne devais jamais l'oublier et il m'arrive encore fréquemment de revenir en arrière et de revivre ce moment. Les années se sont écoulées, je suis passé devant ma dix-huitième année en courant, ma vie ne fut qu'une course effrénée, sorte de fuite en avant destinée à me permettre d'échapper à l'instant présent. Peut-être y avait-il en filigrane l'image de la mort qui me dérangeait.

Aujourd'hui, même si je ne l'accepte pas, je réalise que ce vécu est derrière moi, et que le seul plaisir qui m'est encore octroyé, ce sont ces conversations que nous avons où je me raconte.

— Vous devenez bien nostalgique mon ami, venez plutôt vers moi, j'ai besoin de votre présence, elle me rassure. Ne parlez plus, prenons plutôt ce thé ensemble, essayons de communier dans ce que cet instant peut encore avoir de magique.

— Rose, je vous aime, vous êtes l'ultime lien qui me rattache à la vie terrestre.

— Merci mon ami, me répondit Rose. Quelques biscuits secs accompagnaient notre thé. Rose en prit un et le cassa en deux. Les grains de sucre se répandirent sur la soucoupe, certains sur la table. J'observai tout cela avec amusement. Pourtant ses gestes étaient précis, presque solennels.

Elle ajouta : pour sceller notre rencontre, ce sera comme une communion. Puis prenant à deux mains la tasse de thé, elle me la proposa.

Je la pris, elle était brûlante.

Le thé descendit lentement en moi, me réchauffant mais me brûlant aussi.

— Mon amour est incandescent lui dis-je, alors qu'une larme discrète descendait lentement de son œil en direction de ses lèvres. Nous ne pûmes rien dire d'autre.

Je quittai Rose la gorge serrée. J'avais le pressentiment que nous vivions là nos derniers instants de bonheur.

Sixième jour de l'hiver.

Le lendemain et les jours qui suivirent, je ne pus revoir Rose. Elle était souffrante me dit un infirmier. Je m'étonnai qu'elle fut invisible même pour moi, mais ne m'inquiétai pas outre mesure. Elle gardera la chambre en attendant d'être rétablie, afin que nous reprenions nos habituelles rencontres, pensai-je alors.

Une semaine s'était écoulée, je commençais à m'inquiéter réellement et demandai à parler au médecin. Je trouvai en face de moi un homme d'une quarantaine d'années visiblement gêné. Le stéthoscope pendant à son cou se détachait singulièrement sur sa blouse blanche. Son nom agrafé sur une poche ressortait curieusement au milieu d'une bardée de stylos. Physiquement cet homme tenait son rang, de plus il dégageait une profonde humanité. Je sus immédiatement que c'était beaucoup plus grave qu'on avait bien voulu me le dire jusqu'à présent.

— Docteur, donnez-moi des nouvelles de cette femme, elle m'est très chère, lui dis-je d'un air solennel.

— Monsieur, je suis au regret de vous dire que les nouvelles ne sont pas bonnes. Rose a attrapé une infection pulmonaire et le microbe a fait ressurgir une fragilité de jeunesse. Des complications sont venues se greffer.

Habitué à la vieillesse à la douleur et à la mort, je tentai de déculpabiliser le médecin.

— La reverrai-je ?

— Oui bien sûr, si vous en avez le courage, me répondit-il simplement.

Je le quittai extrêmement triste, et il fut permis à une infirmière de me conduire jusqu'à sa chambre.

— Je pense qu'elle se repose, me dit celle-ci en ouvrant la porte de la chambre.

Une terrible appréhension me faisait craindre le pire. De fait, je découvris un spectacle qui allait au-delà de ce que j'avais imaginé. Rose était allongée sur son lit, une perfusion au bras droit. Son lit était surélevé et un appareil respiratoire relié à une bardée de tuyaux la maintenait, semblait-il, en vie, le tout dans une série de gargouillis impressionnants. J'eus un geste de répulsion devant cet appareillage lourd et devant l'état dans lequel se trouvait ma compagne. L'émotion m'envahit. L'infirmière voyant ma réaction eut un mot qui se voulait réconfortant.

— Elle ne souffre pas, elle se repose.

— Est-elle consciente ? Peut-elle revenir ? demandai-je.

L'infirmière, une femme d'une cinquantaine d'années encore pas mal et dont les formes remplissaient de façon assez abondante sa blouse blanche, me répondit avec un air de compassion plein d'attendrissement :

— Bien sûr qu'elle peut revenir, ne soyez donc pas pessimiste comme cela Monsieur.

Cependant elle ajouta : elle ne reviendra que si elle désire encore vivre, et chez les personnes âgées, ce n'est pas toujours le cas. Les vies sont longues, souvent bien remplies, la souffrance parfois remplace la joie de vivre et l'insouciance de la prime jeunesse et la trajectoire d'une personne âgée rencontre souvent la solitude. Le sentiment d'inutilité l'emporte alors et le sujet n'aspire plus qu'à partir. L'au-delà lui ouvre ses portes semblant lui tendre les bras et lui promettre un avenir meilleur. Voilà pourquoi il est difficile de revenir quand on a commencé à emprunter le chemin de la mort qui est aussi celui de la vie dans un autre monde.

J'étais abasourdi, j'avais écouté cette femme sans mot dire et l'importance de ses réflexions m'avait presque fait oublier la présence de Rose.

— Je vous remercie, lui répondis-je presque maladroitement, c'était très bien ce que vous avez dit.

Je regagnai ma chambre telle une barque sans amarres dérivant sur un océan déchaîné.

J'étais vidé de toute substance, de toute réflexion. J'avais approché la mort et ne l'avais pas trouvée belle, simplement effrayante et implacable. Je ne pouvais m'empêcher de repasser dans mon esprit ces images que l'on avait vues et revues au cinéma, où celle que l'on appelle la grande faucheuse vient prendre livraison de ses sujets. Je la sentais présente avec sa faux derrière le lit de Rose, attendant un dernier rôle de ma sublime compagne avant de l'emmener vers je ne sais quelles ténèbres.

J'imaginai un combat terrifiant entre les forces du bien et les forces du mal, se disputant la dépouille encore chaude de celle que j'aimais. J'entrevois dans mes délires religieux les anges de Dieu affrontant ceux de Satan. Dans mon imaginaire imprégné de clichés populaires et naïfs, les anges Divins avaient les ailes blanches et ceux représentant les forces du mal, les ailes noires ou pourpres. Par contre malgré ces détails, ils étaient séduisants et attractifs ; seule leur manquait la plénitude. À l'instar des êtres humains, c'est dans leur plénitude que l'on pouvait déterminer leur degré d'accomplissement.

Ce combat dura un long moment. Nulle arme en ce combat, simplement un affrontement psychologique représenté par différentes tensions, avancées ou reculs. Après des moments très pénibles pour mon équilibre mental, les anges déchus reculèrent en une série de nuages fuyants qui les absorbèrent en une fraction de seconde. Ils avaient perdu le combat.

Je me retrouvai sur mon lit, il m'était impossible de me souvenir de l'instant où j'avais quitté Rose et du moment où je m'étais allongé. De même la part de rêve, de réalité ou d'imaginaire était très floue en mon esprit. Peu importait, quelle importance cela pouvait-il bien avoir ? Le rêve, le réel ou l'imaginaire cohabitent très bien ensemble ; chacun à leur insu, ils donnent une réalité aux deux autres.

Je restai un bon moment dans cet état semi léthargique, essayant de me remémorer chaque détail du rêve ou du songe que je venais de faire. Il faisait nuit noire, il me faudrait attendre le matin pour revenir à la réalité. D'ailleurs la réalité m'intéressait-elle ? J'étais seul et âgé, la dernière femme que j'aimais était en train de mourir, et rien ne semblait plus

devoir me retenir en des mondes trop terrestres. Peut-être était-il temps pour moi de fuir ?

Ces réflexions occupèrent un court instant mon esprit, avant que je ne sombre à nouveau dans le sommeil.

Septième jour de l'hiver.

Mon réveil fût particulièrement agréable, et cela me surprit. Le jour était levé, je pouvais apercevoir un coin de ciel bleu partagé avec le blanc velouté des nuages qui semblaient pressés. Un oiseau sur une branche d'arbre voisine était en repérage de nourriture et, malgré les affres de la saison, lui aussi semblait heureux. Je restai ainsi un bon moment, le lit était tiède. Je me surpris à penser que si mon corps était encore capable de le réchauffer, c'était qu'il y avait encore de la vie en moi, et cela m'aida pour affronter pour au moins une journée encore les rudesses de ma vieille existence. Pour le reste, on verrait plus tard, à chaque jour suffisait sa peine.

L'état de Rose revint à mon esprit, d'un coup je fus replongé instantanément dans la douleur de la situation. Je décidai d'affronter la réalité sans crainte et me présentai devant la porte de la chambre de Rose. Elle était ouverte.

Une infirmière me barra gentiment le passage. Elle me prit par le bras et me dit doucement :

— Elle a repris connaissance, elle souhaite vous parler, nous vous attendions, mais ne soyez pas trop long, elle est très faible.

Je fus à peine poli avec l'infirmière, tant la joie de retrouver Rose me fit oublier toute convenance.

Rose apparaît soudainement devant moi ; le lourd appareil qui m'avait tant affecté lors de ma dernière visite est débranché. Elle est heureuse de me voir, elle paraît si fatiguée. Son visage reflète pourtant une plénitude étonnante, elle me paraît à présent moins terrestre, plus céleste.

— Entrez mon ami, il fallait que je vous voie avant de m'en aller.

Je suis bouleversé, comme un enfant je me précipite vers elle et pose ma tête sur ce qui reste de son corps que je sens léger et diaphane. Rose passe sa main dans mes cheveux à présent rares.

— Ne pleurez pas Claude, j'ai beaucoup de choses à vous dire, cependant je suis encore faible. Jusqu'à aujourd'hui, vous m'avez conté toute votre histoire, égoïstement je ne vous ai octroyé aucune information sur ma vie, vous ne savez pas quelle fut mon existence. Par jeu, par défi et aussi un peu par provocation, je ne vous ai rien dévoilé. Mais revenez ce soir vers dix heures avec un bloc-notes et de quoi écrire, vous saurez tout de moi.

Je m'étais redressé et buvais ses paroles.

— Oui Rose, vous parlerez ce soir, mais reposez-vous maintenant.

Les yeux clos, elle souriait, comme détendue, rassurée d'avoir exprimé ce qui était probablement pour elle un acte suprême, se confier à autrui.

— Je vais vous laisser, lui dis-je doucement à demi-mot, pensant qu'elle s'était déjà assoupie.

— Vous pouvez vous retirer à présent, mais n'oubliez pas de revenir ce soir. Jurez, c'est très important.

— Je vous promets que je serai auprès de vous ce soir, Rose. Et, sur la pointe des pieds, je quittai sa chambre.

J'avais compris l'importance du message, une fois confié à moi plus rien ne retiendrait Rose en ce monde.

Venir l'écouter correspondait à la tuer.

Toute la journée je passais et repassais ce dilemme en mon esprit. J'en vins à la conclusion suivante : si venir consistait à la tuer, ne pas venir alors qu'elle me l'avait demandé était la trahir. Et je ne serais pas Judas de mon dernier amour. Après le dîner, au moment où chacun regagnait sa chambre, je me présentai donc à Rose avec plusieurs stylos et un épais bloc-notes. La curiosité l'emportait sur la situation éminemment dangereuse de ma compagne. Je l'embrassai respectueusement sur le front, elle acquiesça d'un regard satisfait. Elle avait curieusement repris des couleurs et semblait en voie de guérison.

— Je vous avais promis, Claude, qu'à travers les révélations que je ferais ce soir, vous sauriez tout sur moi. Asseyez-vous sur mon lit et écrivez.

Pour la dernière fois de ma vie sans doute, j'obéissais à une femme et me mis donc à écrire.

— Mon enfance est à peu près sans histoire, je suis la fille d'un médecin du nord de la France et d'une brillante juge d'instruction qui terrorisa, des années durant, le reste de sa famille. Je fus élevée dans une grande maison bourgeoise, édifiée au cœur d'une petite ville dans les environs de Calais. Notre maison familiale possédait un grand verger dans lequel toutes sortes de fruits poussaient au rythme des saisons. L'arrière de la maison, constitué par une

immense baie vitrée en demi-arc de cercle, était la nef, le point central de la communauté familiale. Nous étions deux sœurs, j'avais également un frère qui prit plus tard une voie identique à celle de son père et devint médecin.

Rose parlait lentement, avec calme, prenant sa respiration pour me permettre d'écrire.

Elle poursuivit : la maison, disais-je, était le point névralgique pour comprendre ce que fut ma jeunesse. Mon père rentrait tard de ses visites de médecin de campagne et pouvait partir à n'importe quelle heure de la nuit dans le cadre de ses urgences. Nous avions une bonne, Cécile, sorte de majordome en jupon qui organisait la vie quotidienne à l'intérieur de la maison, tout en se soumettant devant ma mère qui n'aurait pas accepté de partager une once d'autorité. Mon père, un solitaire, sauvage et souvent presque taciturne, pouvait à l'occasion de fêtes ou de dîners se transformer devant ses amis et ses enfants en une sorte de bouffon du roi mi-Buster Keaton, mi-Woody Allen, capable de toutes les excentricités.

En ces occasions, nous étions à la fois amusés et gênés, tant il était capable de pousser loin ses extravagances. En d'autres occasions, il pouvait rester de longs moments sans dire un mot ou passer des heures entières à guetter quelques canards sauvages dans une cahute qu'il possédait au milieu d'une pâture. Ce lieu privilégié était plus que son jardin secret. Il représentait pour cet homme qui n'était pas croyant l'essence même de sa vie spirituelle, le lien magique avec la nature, avec la pureté, avec les animaux. D'ailleurs il n'était chasseur que de principe, peut-être pour garder la face vis-à-vis de ses amis. Pour ma part je ne l'ai jamais vu tirer sur un seul ani-

mal. De temps à autre, au sortir de l'école, nous avions le droit et le plaisir de le rejoindre en son jardin secret. C'était pour nous un lien unique entre l'enfance, l'intégration des espèces animales, et l'architecture végétale. J'appréciais particulièrement d'observer un ragondin, une carpe silencieuse ou certains oiseaux migrateurs se posant quelques instants, une heure ou une nuit, dans notre havre de paix.

L'aspect social de la vie provinciale est très important. De par leurs situations respectives, médecin et juge, mes parents faisaient partie des notables de la petite ville dans laquelle nous vivions. À ce titre ils recevaient à dîner quantités de personnages, tous plus important les uns que les autres. De notre côté, nous étions invités ma sœur, mon frère et moi à des goûters puis des soirées chez ce que j'appellerais maintenant les "bourgeois de Calais". J'étais une enfant sauvage, plus introvertie que ma sœur. Elle portait en elle la féminité et la séduction alors que j'étais plus proche du petit animal sauvage que l'on ne peut approcher qu'après avoir conquis sa confiance. Ma confiance justement, un jeune Parisien l'avait acquise, c'était le fils d'un ami de la famille, un jeune garçon affreusement timide qui devait me prendre pour une sorte de divinité. Nous passions beaucoup de temps ensemble à l'occasion des différentes vacances que nos scolarités respectives nous octroyaient. J'aimais son côté solitaire, son manque d'assurance et la fidélité qu'il avait envers ma personne. Notre complicité dura de longues années sans qu'il ne se passât jamais rien y compris avant, pendant et après notre adolescence. Notre maison était proche de Calais, donc du bord de la mer et du trafic maritime qui, chaque jour, voyait des

bateaux quitter le port accompagnés de mouettes et de goélands pour des destinations inconnues. J'aimais cet air marin vivifiant et tonique, j'aimais les embruns qui piquent le visage et cet iode, dont on a l'impression qu'on le respire à pleins poumons. À chaque fois que je le pouvais, je venais faire le plein de solitude sur les plages environnantes. Cela conforta ma réputation de fille du Nord solitaire et sauvage qui me colla, par la suite, longtemps à la peau.

Un stage en Allemagne auprès de ma correspondante Iseult, était annuellement programmé. Après quelques années, je comprenais et parlais parfaitement cette langue. Rien n'était laissé au hasard par ma mère, pour l'accomplissement d'un parcours scolaire brillant.

Un jour, alors que j'avais quinze ans, je lus par hasard un livre de poche assez énorme intitulé : "Ainsi parlait Zarathoustra". Je crois que ce qui me plut surtout d'emblée, c'était le titre. Il était annonciateur de mystères, de révélation. L'auteur, un dénommé Nietzsche, dont j'avais entendu parler, était mort fou enfermé dans le sud de la France. Ce livre me marqua profondément, non pas que les doctrines qu'il professait soient applicables au commun des mortels, mais parce qu'il était un courant ininterrompu de force, d'allant et d'aspiration de grandeur. En même temps, je percevais qu'il m'emmenait partout et que je n'arrivais nulle part. Ce livre était l'aboutissement d'un esprit brillant mais dérangé. Cependant, c'était la première fois que j'avais accès à une telle puissance de raisonnement. À présent tout était clair en mon esprit, une nouvelle voie s'ouvrait à moi. La philosophie et les philosophes guideraient

mes pas dans l'existence. Je me mis à acheter et à lire tous les ouvrages de philosophie que l'on trouvait à cette époque dans les librairies de Calais. Mon intérêt pour cette discipline de l'esprit était sans limites.

Je vins à Paris pour avoir accès à plus de titres encore. Je passais des journées entières dans les rayons des librairies spécialisées. Mon obsessionnelle quête ne trouvait d'aboutissement que dans l'épuisement physique. Rapidement mes connaissances dans ce domaine devinrent impressionnantes. L'orientation finale et future de mes études était tout naturellement tracée, je serai professeur de philosophie. Au sein de ma famille, cette orientation jugée trop littéraire fut naturellement vivement contestée par ma mère qui me voyait devenir avocat. Je lui tins tête avec ostentation et avec une certaine fronde. J'obtins enfin d'elle, après bien des batailles, le blanc-seing que je sollicitais, je pouvais poursuivre dans la voie que j'avais choisie. L'agrégation n'étant pas accessible facilement, il fallait acquérir un niveau que je n'avais pas imaginé. Le nombre de places était restreint, et la passion ne suffisait plus à nourrir l'ambition.

À cette époque, je vivais à Paris et allais à l'université afin d'obtenir ce difficile diplôme. Je me mis à travailler et à apprendre comme jamais je n'aurais imaginé qu'il soit possible de le faire. Ma vie entière, mes raisonnements et mes amis étaient tournés vers la philosophie. Elle nourrissait mon imaginaire, mais aussi mes fantasmes. L'examen venait tourmenter mes nuits, et dans mes cauchemars, je le passais et le repassais sans succès.

Le jour tant attendu arriva enfin. L'écrit se passa plutôt bien, mais à l'oral j'avais imaginé qu'il fallait

faire étalage de ses connaissances afin d'impressionner le jury. Mal m'en prit, je compris aux questions acerbes d'une femme membre du jury que j'avais outrepassé mes droits et qu'il m'aurait fallu répondre aux questions en développant simplement les points qui m'avaient été enseignés et en excluant toute analyse personnelle trop pertinente. Je n'étais pas encore là pour enseigner, mais pour être jugée. En définitive je ne fus pas admise pour quelques points manquant. J'en conçus une énorme amertume, cependant, la déception passée je me remis à l'ouvrage avec encore plus de pugnacité.

L'année qui suivit fut celle de ma rencontre avec celui qui allait devenir mon époux. Ce fut une histoire instantanée, une histoire qui embrasa ma vie à la manière d'un incendie dans une pinède ; ce que l'on appelle communément le coup de foudre. Il était grand, mince, portait ses cheveux bruns comme s'ils avaient été une gêne permanente, mais avait le snobisme de ne pas les couper. Il les remettait régulièrement en place à l'aide de sa main, d'un geste qui signifiait que les atours physiques nuisaient à son psychique. Je fus naturellement attirée par Alban, il avait cette espèce de désinvolture qu'ont les artistes ou les grands penseurs et qui fait qu'ils ne semblent pas appartenir aux choses trop terre à terre de ce monde. Malgré cet aspect un peu distant, Alban était naturellement plein d'attentions à mon égard. Il semblait déjà tout connaître des choses pourtant complexes de la philosophie. Surtout, je pense qu'il comprit la profondeur de mon désarroi après ce premier échec. Il me proposa de travailler en équipe. Nous aurions, disait-il, un regard plus panoramique, bénéficiant ainsi de nos connaissances respectives. À

l'université, Alban se présentait comme l'esprit le plus brillant, toujours prêt à développer avec nos professeurs les théories les plus osées devant des parterres d'élèves médusés. Ne voulant en aucun cas m'accaparer Alban devant les autres élèves, je feignais l'indifférence, une indifférence un peu hautaine, et je commençais à l'affronter verbalement autour de théories philosophiques contradictoires. Nos débats qui commençaient à l'université et se terminaient le plus souvent dans des cafés des environs, mélangeaient professeurs et élèves et pouvaient durer jusqu'à la fermeture. Nous finissions alors dans la chambre de l'un ou de l'autre et discussions ainsi jusqu'à une heure avancée de la nuit. Nous traitions aussi bien de l'influence du XVII^{ème} siècle sur le siècle des lumières, du poids de Rousseau sur la société contemporaine, ou de toute autre théorie. De mon côté, je favorisais les philosophes de la Renaissance avec leurs interrogations. L'importance de la découverte de Galilée et la place de l'homme dans l'univers étaient également un sujet d'affrontement. Bref, nos débats étaient sans fin, et notre amour naissant se nourrissait jour après jour de nos joutes intellectuelles. Nous avions tant à dire sur plus de deux mille ans de philosophie. De mon côté, il me plaisait de lui montrer que même si un avenir brillant lui semblait offert, il devrait me mériter, car je ne m'estimais en rien inférieure à lui.

Un soir, alors qu'il m'avait raccompagnée par le dernier métro, Alban, au moment de m'embrasser dévia en direction de ma bouche. Je ne lui accordai rien d'autre que ce baiser qu'il m'avait subrepticement volé. Capable de contenir ma passion, je lui fai-

sais valoir que s'il voulait me prendre il lui faudrait d'abord m'assiéger.

De fait il m'assiégea réellement. Je dois cependant reconnaître qu'il le fit intelligemment, avec tact et délicatesse.

Dans le même temps, l'année s'écoulait, nous passions le plus clair de notre temps à étudier ensemble, et inmanquablement à nous chamailler pour quelques idéologies divergentes. Il m'interrogeait sur les philosophes grecs alors que je le questionnais sur les philosophes modernes. Un dimanche après-midi dans un café, Alban m'exprima ce que je savais déjà, qu'il m'aimait et qu'à partir de cet instant, il n'envisageait plus le cheminement de sa vie sans moi. Je pris sa main, la serrai très fort dans la mienne et lui tendis mes lèvres. Ce baiser scella notre destin commun. Je dois cependant vous dire qu'avant que je ne cède à ses assauts et que je ne me rende à l'assaillant, j'avais tout de même résisté six mois. Après notre premier baiser, Alban me prit tendrement dans ses bras et je sentis toute la chaleur de son amour.

La découverte respective de nos deux corps et notre complicité physique se firent dans le prolongement de notre complicité intellectuelle. Nous ne souhaitions ni l'un ni l'autre nous brûler les ailes, nous bâtissions solide, il fallait que les fondations reposent sur des bases indissolubles.

Rose fit une pause, elle semblait exténuée par l'évocation des moments forts de sa vie. Je savais que j'écoutais en ces instants un être cher qui allait me quitter, je pressentais que son départ coïnciderait avec la fin de son récit. Tout autour de nous un calme étrange régnait, aucun bruit au sein de la mai-

son de retraite. Une obscurité quasi totale nous entourait. J'avais déjà rempli consciencieusement plus de la moitié d'un cahier avec les souvenirs de Rose.

— Poursuivez, Rose lui dis-je doucement.

Elle avait les yeux clos et continuait son cheminement dans les méandres de sa mémoire. Il me semblait qu'elle n'omettait aucun détail. Tout en elle était précis et clair. Je me levai discrètement pour aller vérifier la véracité de cette étrange perception que je venais d'avoir et me dirigeai lentement vers la fenêtre. Là, je fus surpris de constater qu'il n'y avait aucune lumière qui brillait, alors qu'habituellement je pouvais percevoir de cet endroit la vie agitée de la cité. J'en conclus qu'en cet instant, j'étais en liaison totale avec ma compagne. Un endroit situé entre ciel et terre où nulle autre personne vivante ne pouvait se joindre à nous. Je me rassis sur son lit. Elle ouvrit les yeux.

— Où étiez-vous mon compagnon ? J'ai eu l'impression que vous m'aviez quittée.

— Ici Rose, assis au pied de votre lit à transcrire vos souvenirs.

Elle reprit : la guerre arriva. Et en prononçant ce mot, son visage se déforma, comme envahi par l'expression de mille souffrances endurées.

— Oui Claude, la guerre arriva, noircissant tout ce qui était beau, détruisant les hommes, les âmes et les villes, une guerre maléfique comme toutes les guerres, une guerre inutile, marquée par la présence des ténèbres. Mue par une force soudaine, Rose se redressa, pointant un index en direction du ciel. Anges maudits ! Vous n'êtes venus que pour répandre la terreur et la mort, vous vous servez des

hommes dans ce qu'ils ont de plus faible afin de les détruire et de les asservir ; mais les anges divins ont repoussé vos assauts !

Exténuée, Rose se laissa brusquement retomber et se tut. Son silence me fit peur. Avais-je entendu là ses dernières paroles ?

— Rose, Rose, mon amour, ne partez pas, je veux vous entendre encore.

Elle restait immobile, comme morte. Je lui pris le pouls, à l'écoute du moindre signe. Je ne sentis rien, Rose m'avait quitté. J'insistais en palpant une artère du cou, et à ma grande satisfaction, je sentis un très faible battement. Elle vivait ! Je décidai de marquer une pause et de la laisser se reposer un long moment.

Sorti dans le couloir, je marchai un peu afin de remettre mes émotions en place. Il devait être 3 ou 4 heures du matin, nul bruit, seulement au fond du couloir une lumière faible, le poste de l'infirmière de garde. En marchant dans cet étrange couloir, je n'avais plus cette sensation d'isolement privilégié ressentie pendant la nuit et cette impression d'être coupé du reste du monde.

Déçu de voir ainsi s'enfuir un instant unique je décidai de me replonger dans mon obsédante quête et rejoignis la chambre de Rose. Je m'assis à nouveau sur le bord de son lit, réunis mes notes éparses et attendis. Après une heure environ, alors que je m'étais quelque peu assoupi dans une position très inconfortable, j'entendis ce murmure dans la nuit : "ami, où êtes-vous, mon ami ?"

Tout d'abord cette phrase sembla sortir de mon subconscient, je la devinais plus que je ne l'entendais et je ne réagis pas immédiatement. Mais Rose réitéra

sa demande : "Claude mon ami, êtes-vous toujours avec moi ?"

Réalisant que Rose m'appelait et prenant soudainement conscience de la réalité de cette voix, je sursautai.

— Oui Rose, je suis avec vous, je ne vous abandonnerai jamais.

— Il le faudra bien mon ami, par la force des choses, car je pense qu'à l'aube je ne serai plus là.

J'avais pris sa main et la tenais fermement serrée dans la mienne. Ce geste fut suivi d'un long silence, l'un comme l'autre en ces instants dramatiques nous ressentions toute la puissance de l'amour.

Puis, lentement, Rose rouvrit les yeux et reprit :

— Adolescents, l'amour est pour nous une inaccessible chimère. Jeunes, il nous semble comme un fruit aux saveurs exquises et inépuisables que nous consommons sans modération, alors qu'âgés nous en mesurons toute la portée, la puissance. Il devient alors pour nous plus planétaire, nous ne le rattachons plus à une idéalisation de jeunesse ou à un désir charnel, il se transforme en un concept humaniste, comme un don de soi.

— Je comprends ce que vous dites Rose, ce que vous essayez de me transmettre. Je comprends.

— C'est heureux mon ami, car c'est ce que j'ai de plus important à vous léguer, ma vision de l'amour.

Elle semblait reprendre quelques couleurs en même temps que la vie.

— Oui l'amour, je l'ai connu dans ce qu'il y a de plus pur, de plus éternel. À la fin de la guerre j'épousai Alban. Ce fut l'occasion de fêtes familiales et champêtres telles que je n'en avais jamais connues. Nous avons dressé quantité de tables en plein

champ, et les deux familles se mélangaient en une joie naturelle sans sophistication qui faisait plaisir à voir. En cette occasion le vin coula à flots en de somptueuses bacchanales, quantité de bêtes furent rôties et des mets issus de la nature furent servis aux convives en un repas superbe dont je ne devais jamais plus retrouver les saveurs paysannes et terriennes par la suite.

À la suite de cette fête qui dura deux jours, j'emmenai mon époux en un lieu tenu secret. Nous passâmes ainsi une semaine en pleine nature, en tête à tête à l'abri de tout regard.

Lorsque nous réapparûmes, nous avions des certitudes ancrées en nous par rapport à la vie, à l'amour et à sa perennité, par rapport à notre ligne de conduite, notre foi ; et plus aucune force au monde ne pourrait ébranler ces certitudes.

Nous décidâmes de prêter serment, notre amour serait : "À la vie, à la mort". Nous nous jurâmes fidélité jusque dans l'au-delà. Le serment qui scella notre amour de liens indissolubles eut lieu au sommet de la tour Eiffel, au troisième étage. Je me souviens très distinctement du moindre détail, de quelle façon nous étions vêtus, du temps qu'il faisait, de l'ambiance étrange qui rôdait autour de ce lieu magique. Je portais une robe rouge, un collier de perles et sur ma robe une broche représentant une cigale. Alban avait un pantalon de flanelle gris, une chemise blanche avec les manches légèrement retroussées. Un vent d'une violence inouïe poussait dans un ciel bleu de prusse des nuages blancs, gris ou noirs qui semblaient porter en eux toute l'amplitude du serment que nous venions de nous faire. Nous étions heureux, à événement exceptionnel, élé-

ments exceptionnels. Cette ambiance nous paraissait naturelle. Les nuages se firent de plus en plus menaçants, ils accumulèrent leurs masses sombres au-dessus du sommet de la tour Eiffel et d'un coup, alors que nous nous embrassions ils laissèrent éclater leur violence en se déchirant brutalement et en déversant sur nous des tonnes d'eau. Peu nous importait cette eau nous semblait être la purification nécessaire à l'accomplissement d'un amour exceptionnel. Nous ouvrons grand nos bras, comme pour accueillir cette pluie bienfaitrice et riions en tournant sur nous-mêmes et en chantant de bonheur. Je ne compris que quelques années plus tard que les déchirures du ciel étaient annonciatrices d'une déchirure encore plus grande et beaucoup plus dramatique, la disparition de mon cher époux.

Rose semblait très lasse moralement en évoquant la disparition d'Alban, je lui suggérai de se reposer un peu, mais elle fit un geste de dénégation.

— Si je m'arrête, je serai partie avant d'avoir pu achever mon récit.

Elle poursuivit donc :

— Quelques années plus tard Alban souhaita aller à Lourdes pour un pèlerinage qui lui tenait à cœur. Je ne pouvais pas l'accompagner mes cours me l'interdisaient. Je le laissai donc partir à contrecœur. Il emmenait avec lui un ami dont la foi était en mouvement et qui souhaitait se mettre à l'épreuve de Dieu.

Un premier appel de l'hôpital de Tarbes me prévint dans la soirée d'un accident survenu sur la nationale 21 entre Ossun et Saux en direction de Lourdes, Alban était blessé. Prise de panique, la peur au ventre, j'essayai d'obtenir des informations mais rien

ne me fut donné. Puis, vers 6 heures du matin, un deuxième appel arriva me demandant de me rendre à Lourdes afin de constater le décès d'Alban. Tout en moi en cet instant s'effondra. Je chutai lourdement sur le sol, mon corps incapable de supporter ma douleur s'effondrait sous le poids de cette horrible nouvelle. J'étais touchée au plus profond de mon être, anéantie, brisée pour le restant de mes jours. L'ami qui l'accompagnait survécut, il était entre la vie et la mort dans un service de soins intensifs. Je pus juste l'apercevoir furtivement derrière une vitre. Puis on dut me raccompagner à Paris après que j'eusse fait mes derniers adieux à mon cher époux. Je lui murmurai avant de le quitter à tout jamais notre serment : "à la vie à la mort". Par ce serment je lui avais juré fidélité, je n'aurai donc jamais d'autres hommes durant le triste parcours qui me restait à effectuer sur cette terre.

J'étais incapable de prendre ma destinée en main. Je restai ainsi prostrée dans une pseudo vie végétative de longues semaines qui, on me le dit bien plus tard, furent en fait de longs mois. Durant cette douloureuse période, je fus aidée par une amie proche de ma famille qui subvint aux problèmes quotidiens et s'occupa le plus clair de son temps des deux enfants que me laissait Alban. Ils furent d'ailleurs pour moi, au sortir de ma dépression, l'unique raison pour continuer à vivre.

Rose marqua une fois encore une courte pause, respira profondément et me dit fièrement : je vous ai conté là la phase la plus dramatique de mon existence. Mais comme je dois bientôt partir, je ne voudrais pas que vous gardiez de moi le souvenir d'une

vie gâchée, je vais donc poursuivre sur un mode plus léger.

La deuxième moitié de mon existence, celle que je dus mener sans Alban, je la passai à enseigner avec une fièvre que nul professeur n'aurait pu égaler. Je me sentais investie de la mission que mon époux n'avait pu mener à bien. Mes cours atteignirent rapidement un niveau exceptionnel et les amphithéâtres où j'intervenais étaient toujours pleins.

Je pense avec le recul des années que durant toute cette période je me suis sûrement grisée, sorte de fuite en avant destinée à oublier ma condition.

Malgré ma douleur j'étais restée belle femme, j'eus de nombreux prétendants, étudiants, professeurs, recteurs d'université, industriels rencontrés dans des dîners ou dans les circonstances quotidiennes du hasard. Il me fallut repousser toutes ces avances, avec gentillesse et ménagement, car personne ne comprenait que je puisse rester attachée à un passé disparu depuis parfois fort longtemps.

Voyez-vous, mon ami, il me reste de cette vie une foule de moments exceptionnels, si j'ai connu la douleur, j'ai également vécu l'amour fou, et cela personne ne pourra me l'enlever et surtout pas ma disparition à venir.

Je tiens à vous remercier d'avoir été le dernier compagnon de mon existence. Maintenant que je me suis confiée à vous, vous comprenez mieux j'en suis sûre la froideur de nos premiers entretiens.

Je ne pouvais aimer, j'étais promise à un autre "à la vie à la mort" et je puis dire à présent fièrement : "pour l'éternité".

Mais j'emporte dans mon cœur votre image, celle d'un chevalier qui a veillé mes derniers jours,

mes dernières heures, celle d'un homme qui aurait peut-être aimé que je puisse partager plus et qui, de conteur, devint confesseur.

Cette intransigeance et cette fidélité à son serment à l'aube de sa disparition achevait de me subjuguier, faisant de Rose une héroïne Shakespearienne. Cependant par respect pour cette femme et pour son serment, je retins mon envie de lui déclarer ma flamme et de lui montrer ma passion. Ami, je ne pouvais être que son ami, et de cela j'étais déjà très fier.

À la fin de ma vie il m'avait été donné de rencontrer une femme dont les aspirations faisaient d'elle une déesse.

Ému, je laissai tomber une larme sur sa main.

— Ne pleurez pas mon ami, nous nous retrouverons bientôt dans l'au-delà et vous devrez vous aussi me parler de philosophie.

Soudain, Rose eut comme un haut-le-coeur, un spasme la souleva.

Rose, Rose ! criai-je.

— Mon ami, allez me chercher un prêtre, me murmura Rose dans un souffle ultime.

Mû par la certitude que je la voyais vivante pour la dernière fois, je déposai un ultime baiser sur son front et me précipitai dans le couloir en criant : Un prêtre, un prêtre, il faut un prêtre pour Rose !

Je remarquai que le jour se levait.

— Je réveille l'aumônier, me dit la responsable de garde en quittant le fauteuil beige sur lequel elle s'était assoupie.

Je retournai en courant vers la chambre de Rose. Trop tard, elle s'en était allée. Sur son visage calme

et détendu il était possible de deviner comme un imperceptible sourire.

Je demandai au Seigneur de lui permettre de rejoindre l'homme qu'elle avait tant attendu. Je remarquai à l'occasion de cette dernière prière que l'arbre que nous avions l'habitude d'observer de la fenêtre de sa chambre présentait en ses branches une série de bourgeons. Le printemps arrivait.

Et comme une saison en chasse toujours une autre, c'était la fin de l'hiver.

Une bien curieuse cueillette

EN ces premières heures d'une lumineuse journée des derniers jours d'octobre, Thomas se sentait bien, il était parti très tôt, vers 5 heures du matin et avait roulé longtemps sur les nationales embrumées jusqu'à la forêt de Senonches. Il traversait maintenant une série de petits villages endormis posés de part et d'autre d'une sinueuse route départementale.

La voiture se fauflait avec dextérité à travers les courbes de l'asphalte, semblant prendre un réel plaisir à cette aventure matinale.

Il arriva enfin au coeur même de la forêt, la route se rétrécissait, ne devenant plus qu'un obscur fil conducteur au coeur même des ténèbres.

Alors que le jour commençait à se lever, il eut l'impression de replonger dans une obscurité totale, la forêt enveloppait tout dans son épais linceul végétal.

Il fallut un bon moment à Thomas pour commencer à percevoir quelques formes d'arbres, de souches abattues ou de chemins menant à d'autres lieux tout aussi mystérieux.

Enfin la forêt sembla s'ouvrir acceptant de dévoiler ses mystères et une aurore diffuse s'installa, flirtant délicieusement avec les arbres plusieurs fois centenaires.

Il aimait venir partager ses moments de solitude avec les grands arbres centenaires au feuillage dense qui portaient en eux oxygène, chlorophylle et espérance de vie.

Cependant, rien dans cette aube naissante ne pouvait laisser augurer à Thomas Walker l'extraordinaire aventure qui allait être la sienne et qui bouleverserait son existence.

La saison qu'il préférait par dessus-tout, c'était la fin de l'automne, quand après la pluie les rayons du soleil pénètrent au plus profond de l'humus et que les champignons lèvent, soulevant les feuilles mortes pour prendre place dans la forêt.

Thomas s'arrêtait à chaque espèce, essayant de comprendre pourquoi elles poussaient dans tel endroit plutôt que dans tel autre.

Il aimait particulièrement observer les amanites tue-mouches, sortes de chapeaux magiques parsemés de points blancs qui semblaient tout droit sortis d'une bande dessinée enfantine ou d'un conte fantastique. Bien sûr il ne les collectait pas, ceux-ci étant réputés vénéneux, mais il se plaisait à voir avec quelle arrogance ils venaient défier les autres éléments de la forêt.

Une espèce l'obsédait particulièrement, allant même jusqu'à hanter ses nuits d'hallucinations miraculeuses, c'étaient les bolets, cèpes de bordeaux, bolets bais, et autres variantes de cette savoureuse espèce.

Il avait une véritable vénération pour ce champignon et son aspect sensuel. Lorsqu'il trouvait un cèpe il lui arrivait de tapoter amicalement son chapeau, de le regarder amoureuxment, d'évaluer sa forme, ses couleurs ou sa fraîcheur, puis il le retournait afin d'en observer la mousse. Hommage suprême à la nature, il l'embrassait parfois.

Son comportement avec les champignons avait un côté animiste. Quant à la raison de cette fascination, Thomas aurait été bien incapable de l'expliquer.

Ce jour-là, après avoir profité pleinement de l'impression de bien-être que lui procurait la forêt, il marcha longuement sur un matelas humide de feuilles séchées et de branches mortes, rencontrant toutes sortes d'espèces inconnues et étranges. Il s'arrêtait, observait, profitait du parfum d'humus qui s'élevait lentement de la forêt en cette heure matinale.

Au fur et à mesure de sa progression, il eut l'impression qu'il se fondait avec cette nature, qu'elle était intemporelle, qu'il devenait lui même un végétal, qu'il appartenait tout entier à cet univers qui l'entourait.

Durant de longues minutes il vécut dans la magie de ce rêve, et revint à lui lorsqu'il se trouva nez à nez avec une variété de cèpe qu'il ne connaissait pas. Il y en avait quatre, groupés en ordre de bataille, leurs pieds étaient énormes et leurs chapeaux menus présen-

taient une couleur orangée inhabituelle. Thomas les ramassa pensant qu'il se ferait dire par quelque pharmacien local s'ils étaient ou non comestibles. Il poursuivit sa longue marche à travers bois détrempés et clairières accueillantes, mais malgré la saison qui était propice, la cueillette s'avérait bien maigre et les champignons rares.

Les heures s'étaient écoulées, il était près de midi, l'atmosphère se réchauffait et l'air devenait plus sec. Le soleil avait pris le meilleur sur les brumes d'automne, la chaleur ambiante achevait à présent de dissiper les nuages et de sécher la vaste forêt domaniale aux innombrables allées, gigantesque labyrinthe dans lequel le promeneur semblait pouvoir se perdre à jamais.

Thomas se trouva devant une trouée qui annonçait un chemin, ce chemin longeait les champs et était à claire-voie. Bien qu'il fut las et fatigué de son long périple, il ne supportait pas l'idée de rentrer bredouille, de ne pas assouvir ce besoin qu'il avait de les cueillir, de les toucher, de les posséder en quantité.

Ce chemin serpentant en lisière de forêt semblait ne mener nulle part, il présentait un aspect différent des sentiers empruntés jusqu'alors, il était chaud, lumineux et hospitalier. Thomas pensa à ce que lui avait dit un jour un vieux mycologue: "il faut toujours marcher dans les rais de lumière". Le vieil homme avait raison, un peu partout, au gré de ce qui semblait être le hasard, émergeaient des cèpes pour la plupart petits ou de taille moyenne.

Soudain, presque en plein milieu de l'allée, trô-

naient deux cèpes. L'un d'eux faisait bien trente à quarante centimètres, il offrait à l'oeil des teintes végétales pastel et douces que l'on ne trouve que dans la nature.

Thomas était au comble de la joie, il exultait, il les cueillit presque religieusement et les déposa avec soin dans le panier d'osier qu'il avait emporté avec lui.

Sa cueillette commençait à devenir imposante. Champignon après champignon, le poids du panier augmentait, le garçon furetait partout soulevant les fougères pour mieux découvrir ses amis.

Il parcourait à présent les sous-bois dans une partie vallonnée, à la vitesse d'un chercheur d'or qui, grisé par un filon, perdrait la tête dans sa quête d'abondance. Pour lui point de repos, ici un cèpe, là un autre, chaque découverte était ponctuée d'un commentaire ou d'une exclamation. Puis revenant dans l'allée, il en découvrit un autre, encore plus grand, encore plus beau. Au comble de l'excitation, il en embrassa le chapeau tout en lui parlant.

— Tu es superbe ! Et, achevant de le jauger : "je te garde avec moi, tu es trop beau".

Il en trouva encore trois autres semblables à celui-là ; alors harassé par le poids de son panier et des sacs, il décida de les déposer dans sa voiture et de faire une dernière incursion dans la forêt.

Thomas était comme ces joueurs qui, pris de folie, enivrés par leur passion, perdent le contrôle de leurs sens, deviennent fébriles et rejoignent par leur comportement les prémices de la folie. Il déposa son précieux butin bien à l'abri dans le coffre de sa voiture, classant les champignons par variété et par taille. Il

était tard, près de 2 heures de l'après-midi, cela faisait plus de sept heures qu'il arpentait la forêt, il n'avait pas vu le temps passer et ne se sentait pas même fatigué.

C'est le cœur joyeux et les sens impatients qu'il se retrouva quelques instants plus tard à nouveau au beau milieu de l'allée aux senteurs automnales qu'il venait de quitter.

Il marcha encore un long moment sur des chemins inconnus avant de ressentir soudainement une impression étrange, une curieuse sensation de pesanteur, comme si la forêt se dérobaît sous ses pas et emportait son esprit en de ténébreuses contrées.

La végétation environnante était la même, pourtant elle avait changé, peut-être les couleurs étaient-elles plus foncées ou moins définies comme dans un songe porteur de prédestination. Thomas ressentit en lui-même également un profond changement, il tapota du pied par terre, oui les branches craquaient bien, et les feuilles mortes bruissaient également sous ses pas. Un petit cours d'eau fait d'eau de pluie crouissante, comme il en existe dans les forêts, stagnait plus qu'il ne s'écoulait au pied d'un dévers.

Il prit une pierre et la lança dans l'eau, le bruit qui revint en écho acheva de le rassurer.

Il continuait sa lente progression dans cette surprenante forêt, plus intéressé à présent par ce qui émanait d'elle que par la poursuite de sa cueillette.

Cependant, seul au milieu d'une petite clairière, il aperçut un incroyable cèpe de bordeaux, il faisait bien entre soixante-dix et quatre-vingts centimètres de

haut, Thomas n'en avait jamais vu d'aussi extraordinaire. Son pied offrait en sa base un renflement énorme, son chapeau était brun foncé.

Il était seul, bien dégagé, entouré d'arbres tel un éminent personnage accompagné de ses sujets. Thomas s'en était approché, l'observait, le regardait vivre dans son environnement.

Il ne savait pas s'il devait le cueillir, mettant fin à sa belle évolution, ou s'il devait le laisser grandir encore. Après l'avoir touché, tapoté, senti, il s'en sépara comme à regret, non sans lui avoir parlé :

— Ne bouge pas, je reviendrai te voir tout à l'heure.

Non, décidément, il ne pouvait se résoudre à le cueillir. En s'éloignant Thomas, d'un regard circulaire, repéra bien l'endroit de façon à être sûr de le retrouver. Il poursuivit son chemin, il y avait de moins en moins de feuilles mortes et de plus en plus de mousse, une mousse verte, étrange, compacte et de gros oiseaux qui se tenaient sur des troncs d'arbres morts et s'enfuyaient lorsqu'il s'approchait. Des oiseaux semblables à des augures, mais posant simplement des questions sans apporter de réponses.

Thomas eut besoin de souffler, il marqua une pause, s'arrêta quelques instant, s'assit.

Quand il se releva il fut stupéfait, derrière lui à quelques mètres, il y avait deux cèpes énormes, ils mesuraient bien entre un mètre trente et un mètre cinquante, c'est bien simple il y en avait un qui était quasiment aussi grand que lui.

Le garçon était certain à présent de vivre un rêve ou

une hallucination, il en concevait un sentiment de malaise mélangé à une vive curiosité.

Il s'approcha d'eux lentement, les toucha, ils étaient légèrement luisant d'humidité ou de sécrétions végétales. Sur l'un des deux des feuilles mortes étaient collées, une limace énorme, monstrueuse, était en train de se délecter en mangeant à la base un des deux cèpes. Plus rien ne surprenait Thomas.

Il s'attarda longtemps autour d'eux, l'assouvissement de son désir ne l'entraînait-il pas dans un monde magique et dangereux ?

Dans ce qu'il vivait plus rien n'était réel. Il n'était plus question de cueillette, il fallait simplement observer et se laisser guider.

Thomas n'était pas homme à réagir par la peur ou par la fuite. Il savait qu'il avait mis les pieds dans un univers étrange et désirait poursuivre cette incroyable et magique exploration.

Tout au long de son parcours initiatique il rencontra d'autres espèces de champignons surdimensionnés, amanites tue-mouches, girolles, pleurotes, tout un univers extravagant dont la folie atteignait directement ses sens risquant de compromettre son équilibre psychique.

Thomas eut le sentiment qu'il arrivait dans la partie prégnante de son aventure. Il avançait dans une allée rectiligne interminable. De cette allée il pouvait à nouveau apercevoir le ciel qui, dans un rais de lumière bleue, présentait une enfilade de cotonneux nuages qu'il pouvait presque toucher.

Alors que ses yeux flirtaient avec la ligne d'horizon,

Thomas vit au loin une forme diaphane, éthérée, sorte de mouvement improbable et diffus, il n'en comprenait ni la substance ni la signification, mais la chose avançait. Il se passa un long moment encore, une éternité peut-être durant laquelle la forme imprécise avançait, avançait encore, mais restait abstraite, comme insaisissable.

Thomas était hypnotisé, son regard ne quittait pas la ligne d'horizon. Tout à coup il comprit, la chose n'était pas une chose, c'était une forme humaine et même probablement une femme, magique, irréelle, comme tout ce qu'il vivait depuis un moment déjà. Il lui semblait de loin qu'elle était vêtue de tulle blanc dont les voiles en épousant les mouvements de sa marche donnait à son pas grâce et élégance. Depuis qu'il l'observait, elle avait progressé, elle n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres de lui. Cette femme était belle, innocente et gracieuse, elle portait en elle le charme envoûtant des fées.

Tout à coup, profitant d'une contre-allée elle s'effaça, presque comme par magie.

Thomas ressentit un grand vide, brutal, effroyable, il touchait au but de son incroyable randonnée, il allait entrer en communication avec un rêve vivant, et ce rêve venait de disparaître. Il resta quelques secondes, quelques minutes peut-être, ne sachant que faire.

Fallait-il suivre cette belle inconnue ?

Et belle, l'était-elle ? Il ne l'avait vue que de loin, et elle avait disparu sans lui laisser le loisir de la contempler.

Il se précipita à sa suite dans la contre-allée, courant de tout son désespoir après celle qui était devenue en quelques secondes la femme la plus importante de sa vie. Après quelques dizaines de mètres, il l'aperçut, elle se tenait légèrement en retrait par rapport à la contre-allée, la main appuyée sur le tronc d'un arbre, dans une pose qu'il jugea à travers tout le poids de sa culpabilité, presque moqueuse.

Sa robe de tulle blanc flottait agréablement autour d'elle, empruntant les courants ascensionnels de l'air environnant.

— Où allez-vous Thomas ? l'interrogea-t-elle d'une voix aiguë aux intonations cristallines, mais cependant empreinte de douceur et de sérénité.

Thomas, Thomas, elle m'a appelé par mon prénom, elle me connaît donc ?

— Mais vers vous ! répondit-il , non sans un certain aplomb, je vous ai suivie naturellement quand je vous ai vue.

La belle inconnue poursuivit :

— Cette forêt est mon royaume, mais je n'y rencontre que très peu de visiteurs, il faut une grâce spéciale pour parvenir jusqu'aux mondes imaginaires.

Aujourd'hui vous m'avez rejointe Thomas, aussi vous dois-je quelques explications. Mais je vous préviens, ces explications ne seront pas rationnelles, et il vous faudra les accepter telles que je vous les présenterai. Voilà, je suis la femme de votre inconscient, je suis une représentation de cette femme avec qui vous ne faisiez qu'un lors de votre gestation avant votre venue sur terre, celle qui vous a porté, celle qui vous a

aimé, celle en qui vous vous fondiez pour être une femme avant de devenir un homme. Je suis aussi pour vous, fatalement, cette première petite fille qui a partagé ses jeux avec vous quand vous étiez enfant et dont les jeux déjà marquaient la différence. Je suis bien évidemment cette première adolescente que vous avez croisée et qui vous a séduite sans que vous puissiez l'exprimer. Je suis aussi celle que vous avez aimée, la première devant qui vous vous êtes agenouillé, celle que vous avez vénérée, alors qu'adolescent encore vous n'osiez exprimer vos sentiments. Je suis toutes les femmes Thomas, celle que vous avez désirée physiquement, celle que vous n'avez pas eue, celle qui vous séduit le temps d'un regard, le temps d'une présence, le temps d'un non dit. Je suis aussi celle que vous avez aimée comme un fou, celle pour qui vous vous seriez damné, cette femme qui vous a montré que Dieu et Diable n'étaient pas si différents peut-être. Comprenez-vous tout cela Thomas ? avait-elle conclu d'un ton volontariste accentuant sa question.

Thomas avait écouté, mi-séduit, mi-fasciné. Cette femme pouvait être selon lui une projection de son imaginaire, un ange venu du ciel ou une créature satanique accrochée à sa perte. Bien que troublé et ne sachant plus en quel monde il se situait, il accepta de continuer à jouer avec les règles nouvelles qu'imposait la jeune femme.

— En tout cas vous êtes belle, et je me sens proche de vous, je ne sais si c'est votre beauté et le désir que j'ai de vous plaire, de vous séduire, ou simplement si je me range à vous pour la tendresse qui

émane de votre personnage, tendresse que je voudrais rejoindre par tous les moyens. Et disant cela il avait fait un pas vers elle, peut-être pour la prendre dans ses bras. Elle recula avec douceur.

— Ne cherchez pas à me toucher Thomas, nous sommes dans un monde imaginaire, le charme disparaîtrait et moi avec, ce serait dommage, nous avons tant à nous dire.

— Monde imaginaire, monde imaginaire, reprit Thomas, mais ce champignon derrière vous est bien réel, il est grand, il est beau, luisant, je le touche, il est encore humide de rosée. Je le croque aussi, ajouta-t-il en en détachant un morceau et en croquant dedans avec avidité, il a du goût, c'est un cèpe de bordeaux.

Au-dessus de Thomas, le ciel s'était à nouveau refermé, la voûte céleste bleu lumière entrecoupée de voluptueux nuages cotonneux avait disparu pour faire place à une espèce de brume obscure environnante et incolore. Curieusement c'était uniquement des arbres, du sol, des champignons et de cette fée, puisqu'il faut bien lui donner un nom, qu'irradiait la lumière.

— Mais au fait quel est ton nom ? demanda Thomas sur un ton devenu plus familier.

— Mon nom est Lumière répondit l'étrange dame.

— Mais alors pourquoi vivre dans cet univers sombre, plus proche des ténèbres que de la lumière ? demanda Thomas.

— Mon univers n'est pas sombre, c'est vous qui en avez cette perception car vous ne le comprenez qu'imparfaitement. Avant de discerner la pleine

lumière Thomas, il vous faudra traverser l'ombre de votre incompréhension.

— Attendez, ne partez pas ! s'écria Thomas en haussant le ton comme pour la retenir.

— Quoi ? Qu'y a-t-il encore Thomas ? reprit la jeune femme qui s'était déplacée et qui entourait à présent de ses deux bras un champignon.

— Je veux comprendre, répondit simplement le jeune homme.

— Je crois pourtant que je vous ai donné quelques clés Thomas, reprit-elle sur un mode réprobateur, tout tourne autour de l'amour que les hommes donnent aux femmes et que celles-ci leur octroient en retour, et pour aller plus loin tout tourne simplement autour de l'amour. Je vous suis apparue, Thomas, parce que vous aviez une propension plus grande que la moyenne des gens à dépasser le stade du réel, mais aussi parce que vos interrogations ne pouvaient plus rester sans réponse, sinon vous vous seriez perdu.

— Mais je ne veux pas vous perdre.

La jeune femme lâcha le champignon, embrassa Thomas sur la joue et dit avant de disparaître : "Traversez la forêt Thomas et vous me retrouverez".

Thomas avait senti le contact de ses lèvres sur sa joue, elles étaient fraîches mais lui avaient fait chaud au cœur.

Il marcha un long moment dans cette étrange forêt, en proie au plus profond désarroi amoureux qu'il ait connu, tout semblait perdu en lui, le déchirement était convulsif, devant ses yeux repassait sans cesse l'image évanescence et légère de cet idéal féminin

appelé Lumière et qu'à présent il aimait.

Il savait aussi que, probablement, sur terre plus jamais il ne lui serait donné de la revoir, il lui faudrait vivre avec son absence afin de se souvenir de sa présence. Il en aurait pleuré de désespoir, d'amour ou de désœuvrement, mais à présent il avait peur, peur de cette forêt étrange, peur de l'inconnu.

Thomas ne savait pas dans quel univers il était entré, quelles barrières de l'inconscient ou du réel il avait transgressées. Il lui fallait sortir de ce songe dérangeant pour retrouver les voies de la réalité, de sa réalité.

Il était au plus profond du trouble, tout autour de lui était obscur et hostile, il n'y avait plus ni ciel, ni nuages, ni végétation, plus de champignons non plus, seule une masse sombre et informe qui l'entourait et le terrorisait .

L'esprit de Thomas voyageait comme un fou dans un dédale de couloirs ne trouvant plus la voix de la raison. Lumière était-elle un ange ou un démon l'ayant entraîné dans les ténèbres ? Il essayait d'analyser, non ce n'était pas possible, elle lui avait parlé d'amour, elle était donc un ange, il venait délibérément de choisir.

Il poussa sur ses jambes et sur ce qui lui restait d'énergie et se mit à courir.

Thomas était sportif, il courut longtemps, très longtemps, oubliant le temps pour sortir des ténèbres, il courut jusqu'à ce que son corps et son esprit explosent, il alla jusqu'aux confins de l'énergie et s'écroula sur un talus, inconscient, ivre de terreur, de vide et de

douleur.

Tout autour d'une silhouette qui reposait dans l'herbe et parmi les feuilles, les oiseaux tournaient, ils semblaient accueillir ce nouveau venu dans leur univers, quelques vaches paissaient avec l'infinie lenteur de ces bovidés qui semblent ne rien attendre jamais de la vie. L'air était frais, le ciel était bleu, tout autour du visage de Thomas allongé dans l'herbe circulait un air vivifiant et tonique. C'est cet air qui ramena le jeune homme à la vie en même temps qu'il sentait quelque chose sur son visage. Il chassa la fourmi téméraire qui s'était aventurée sur la partie haute de son front, se remit debout lentement ne comprenant pas ce qui lui était arrivé, il fit tomber les feuilles séchées qui accompagnaient ses vêtements et se dit qu'il avait bien fait de s'allonger quelques instants sur ce talus, il formait un doux matelas moelleux et chaud.

Thomas ne se souvenait de rien, il ne comprenait pas pourquoi il avait un peu mal aux jambes. C'est vrai, se dit-il, j'ai parcouru beaucoup de chemin à pied.

Il acheva de reprendre ses esprits et d'ajuster sa tenue et se dit simplement sans savoir pourquoi :

Ah ! Il faut à présent que je marche vers la lumière.

Intempora

UNE réunion annulée pour d'obscures raisons de mobilisation générale autour d'un évènement footballistique important avait donné à Jean-Baptiste quelques heures de tranquillité.

Il se sentait fatigué, les jambes lourdes, et le soleil qui avait accompagné les folles chaleurs des premiers jours de juin donnait à la capitale un air de vacances qui n'était pas sans lui rappeler certaines périodes de sa jeunesse.

Aussi, mû par l'envie de profiter de quelques minutes de repos, il ne reprit pas le métro à Villiers et décida d'aller à pied jusqu'au parc Monceau.

Là, passant entre les joggeurs et les mères de famille qui semblaient couvrir leur progéniture, il arriva à un banc vert émeraude, couvert de poussière et entaché de sable ; ce banc était vide, inondé de soleil et semblait lui ouvrir les bras.

Jean-Baptiste resta ainsi un petit quart d'heure puis, satisfait de cet instant volé à la nation et à la haute idée qu'il se faisait de son devoir professionnel, il reprit le métro avec la ferme intention de terminer la

journée de façon plus studieuse.

À l'intérieur de la station, la rumeur lointaine du couloir obscur annonçait déjà la venue de la prochaine rame.

Ce spectacle que pourtant il aimait était, somme toute, banal. Le métro semblait apporter, en même temps que la compagnie des inconnus qui le peuplait, la lumière.

Lumière des néons qui inondaient l'intérieur des cabines, mais également la lumière intérieure que chaque homme porte en lui, du plus grand au plus humble, et qui illumine aussi les autres.

Jean-Baptiste descendit à Villiers, il suffisait de changer de quai et il repartirait en direction de Levallois qui était sa terre d'accueil.

Une femme le précédait, elle était jeune, mais il était difficile de lui donner un âge car tout en elle, tout était intemporel, jusqu'à sa tenue qui n'appartenait à aucune mode, et qui était simplement adaptée à la forte chaleur persistant depuis quelques jours.

Elle était vêtue d'une robe de mousseline ample et longue, seulement agrémentée de motifs floraux d'une grande féminité.

Ses pieds, petits et délicats, étaient enfermés dans des sandales légères et aérées simplement retenues par des lanières de cuir.

Il rejoignit l'inconnue, elle était assise, son regard noyé dans le vide à l'autre bout du quai semblait ne pas attendre la prochaine rame qui pourtant s'annonçait par un crissement strident et rapide des roues sur les rails.

Elle se leva, mécaniquement Jean-Baptiste la suivit et s'installa sur un siège d'où il pouvait l'observer à loisir.

Entre ses mains, ni revue ni livre, juste un sac tressé de couleur écrue tout aussi mystérieux que l'anonyme voyageuse.

Jean-Baptiste qui habituellement était attiré par les filles un peu allumées, voire un brin déjantées ne comprenait pas la fascination qu'exerçait aujourd'hui sur lui cette inconnue.

Je sais, pensa-t-il, ce qui m'attire c'est qu'elle semble n'appartenir à aucun système, à aucune époque, n'avoir aucune famille, cette fille semble immatérielle, comme intemporelle.

D'ailleurs s'il fallait lui donner un nom je l'appellerais "Intempora".

Il s'amusa du nom qu'il venait de donner à l'énigmatique inconnue : "Intempora", cela sonnait bien, mais c'était là probablement beaucoup de mystère pour peu de chose.

S'il venait à lui parler, il est probable qu'Intempora lui répondrait qu'elle avait des amis, peut-être des enfants et qu'elle n'avait en fait de mystère que pour l'esprit un peu trop tourmenté de Jean-Baptiste.

Occupé qu'il était dans l'élaboration d'une vie parallèle à cette inconnue, il ne la vit pas se lever.

Elle prenait déjà d'un pas ferme une nouvelle direction quand la sonnerie de la fermeture des portes sortit Jean-Baptiste de sa léthargie.

Il n'eut que le temps de se précipiter et faillit même avoir le pied coincé lors de la fermeture des portes.

Il la repéra au loin qui s'éloignait et presque machinalement lui emboîta le pas. La correspondance était longue, et chemin faisant les idées de Jean-Baptiste se bouscullaient dans son cerveau.

Il était très excité à l'idée de suivre cette femme

et avait le sentiment d'aller au-devant d'une aventure dont il ne contrôlait rien, de pénétrer dans un domaine dont il n'avait pas les clés.

Elle, ignorant qu'elle était à présent suivie, avançait, se mêlant à la foule qui, telle une mer en mouvement, l'emportait dans son flux, alors que dans un mouvement inverse le reflux faisait disparaître des visages inconnus.

La jeune femme prit une direction qui menait en plein cœur de Paris et était à l'opposé du domicile de Jean-Baptiste. Qu'importe, maintenant il était prêt à la suivre aux confins de la terre et même nulle part s'il le fallait.

D'ailleurs personne ne l'attendait, et à présent sa soirée, peut-être même sa vie, appartenait à Intempora.

Elle changea de direction plusieurs fois, empruntant de longs couloirs qui raccordaient des quartiers à d'autres quartiers, dans ce Paris souterrain qui fascinait tant Jean-Baptiste.

Au hasard de ce parcours sans quête, ils croisèrent d'innombrables SDF, parfois à même le sol dans un état de dénuement presque total. Ils passèrent devant un harpiste qui vivait plus du plaisir qu'il donnait aux gens par sa musique que des misérables oboles qui tombaient trop rarement dans son écuelle tandis que d'innombrables pauvres déambulaient en vendant des journaux.

Jean-Baptiste remarqua particulièrement un Maghrébin âgé, en fin de parcours, il semblait porter sur ses épaules une grande part de la misère du monde.

Toute sa vie probablement il avait essayé d'intégrer un univers et une culture qui ne correspondaient

pas à son point de départ dans l'existence, et aujourd'hui il regrettait amèrement sa terre natale.

Il avait dans le passé, sur des chantiers lointains, donné le meilleur de lui-même, et cette terre d'adoption ne lui offrait plus à présent qu'indifférence et solitude accompagnée de misère.

L'époque était difficile, l'Europe s'était vidée de sa substance productive, les politiques promettaient puis disparaissaient dans l'anonymat de la corruption.

L'église et la moralité étaient en perdition, il manquait au monde un personnage à la hauteur de ses aspirations. Où étaient les rédempteurs promis, peut-être viendraient-ils un jour ? Il ne fallait pas que ce fût trop tard, le monde était en faillite.

Alors que l'esprit de son suiveur était tout à ces observations autant métaphysiques que sociologiques, Intempora continuait à arpenter les interminables couloirs du métro parisien.

Jean-Baptiste avait remarqué qu'Intempora s'était arrêtée un court instant auprès de cet homme allongé à même le sol, qu'elle avait semblé lui parler.

Il l'avait également vue soutenir un court instant cet étranger en perdition, mais il n'avait pas plus que cela prêté attention aux deux gestes qu'elle avait eus envers ces hommes.

À présent elle était immobile au milieu d'une place circulaire où toutes sortes de directions étaient indiquées par de multiples panneaux.

Cet endroit semblait comme la plaque tournante de l'existence devant laquelle chaque homme arrive un jour alors qu'il doit choisir son chemin. Quelle direction allait prendre Intempora ?

Jean-Baptiste confronté au mysticisme qu'il y a en chacun de nous pensait : " Ne te trompe pas Intem-

pora, emmène-moi dans la bonne direction" .

Cependant la jeune femme, non consciente qu'en cette occasion elle était détentrice du destin de Jean-Baptiste, écoutait une musique d'Amérique Latine jouée par un groupe de quatre hommes dont deux au moins étaient originaires de la Cordillère des Andes.

Cette musique semblait émettre des ondes bénéfiques et transportait les spectateurs dans un monde imaginaire qui n'était pas le leur.

Aussi autour des musiciens il y avait un grand nombre de badauds.

La musique s'élevait aussi céleste qu'aérienne, rebondissant sur les arcs voûtés des couloirs, comme l'écho à travers les puissantes chaînes de montagnes du paysage Andin.

Jean-Baptiste qui observait tout particulièrement Intempora crut voir en elle l'image légèrement diffuse d'un bonheur rayonnant.

Il eut même la sensation l'espace d'un instant qu'elle se détachait du groupe de gens, qu'une lumière irisée légèrement blanche la détournait de la masse des hommes.

Le jeune homme se laissa emporter un long moment par cette musique aux accents si lointains, jusqu'à en oublier qui il était, et ce qu'il faisait ce soir dans les couloirs du métro.

Soudain brutalement Intempora reprit sa route, elle emmenait "J.B.Walker" dans une direction qu'elle avait choisie.

C'est à cet instant que le jeune homme réalisa à quel point l'homme n'est pas toujours maître de sa destinée ; et s'il l'avait suivie dans une autre direction, ou bien simplement s'il avait tourné les talons, quelle

aurait été la suite de sa vie ? Qu'y aurait-il eu au bout de l'autre chemin ?

À nouveau il y eut un quai de métro, à nouveau une attente, puis un trajet, avec d'autres stations.

Cela faisait environ 1h 30 à 2 heures que Jean-Baptiste suivait la jeune femme dans les dédales de son existence.

Durant la première partie du trajet, il n'en avait pas pris conscience, mais peu à peu il avait commencé à cheminer en sa compagnie dans les labyrinthes de ses souvenirs. Il avait revu confusément ses parents, sa prime jeunesse et son enfance.

Les premières petites filles qui lui avaient souri et avec qui il avait partagé ses jeux.

Le long chemin de l'enfance où le temps se distant sans jamais vouloir s'écouler, cette période où l'homme semble immortel.

Les années de pension qui avaient accru cette sensation d'isolement. L'adolescence, période de révolte contre les institutions et les systèmes où il s'était renfermé, n'existant plus que par lui-même.

L'âge adulte, avec ses joies, ses souffrances, ses compromissions qui poussent l'homme au renoncement de ses plus nobles idéaux.

Jusqu'à cet instant où il avait croisé Intempora, et où immédiatement il l'avait suivie, comme on suit l'être révélateur, l'initiateur, celui ou celle qui ouvre la voie.

Dans cette imparfaite rétrospective de son existence, Jean-Baptiste s'aperçut qu'il arrivait tout naturellement à Intempora. Mais qu'avait-elle donc, qui était-elle pour devenir si importante ?

Il poursuivit encore un long moment cette introspection à travers son passé pour savoir jusqu'où

pouvait le conduire le fil de sa mémoire.

Il lui fut donné de revoir année après année, presque point par point, son périple professionnel ainsi que son parcours affectif.

L'image éthérée des êtres disparus se faisait très présente, il les revoyait avec des expressions qu'il ne leur avait pas connu, plus détendus, plus souriants, comme sereins, devant ce qui était peut-être leur éternité.

Puis d'un coup, Jean-Baptiste prit peur, il cheminait dans une contrée trop dangereuse.

Il revint à la réalité avec un grand désir de n'être plus que dans le présent, mais Intempora appartenait-elle à la réalité ?

Entre-temps sa mystérieuse compagne n'avait pas bougé, ils avaient effectué ensemble presque la totalité d'une ligne de métro.

Elle leva la tête, et pour la première fois regarda l'homme qui la suivait quelques courtes secondes qui lui parurent une éternité.

Son visage exprimait une totale douceur en parfaite harmonie avec la pureté de ses lignes. Il n'y avait aucune trace de maquillage sur sa peau, aucun artifice terrestre, et pourtant il ne manquait à son teint pas la moindre couleur.

Ce visage exprimait douceur, sérénité, et intemporalité.

Son visage avait la même expression que celui de cette vierge aux mains ouvertes qu'il avait découverte un jour sur un marché de Provence, il irradiait de son incandescente plénitude.

À l'époque il n'avait pas acquis cette vierge que pourtant on lui proposait pour une somme modique, il l'avait regretté longtemps par la suite.

Aujourd'hui qu'il la retrouvait, il ne pouvait la laisser partir. Elle lui appartenait. Ou peut-être à présent était-ce lui qui lui appartenait.

Une fois de plus, subitement, Intempora se leva. En passant devant lui elle lui adressa un regard ; ce regard était pour la première fois un regard terrestre. Oui probablement Intempora était une femme normale, oui probablement son esprit avait inventé tout cela, son imagination faisant le reste.

Il n'y avait, dans cette jeune femme circulant dans les couloirs du métro, rien qu'une Parisienne rentrant de son lieu de travail à son domicile, et il en serait quitte pour quelques heures perdues.

Enhardi par la certitude qu'elle n'était qu'une femme, Jean-Baptiste pressa le pas, couru deux ou trois foulées, et rejoignit la jeune femme.

Il toucha son bras avec dévotion : "Mademoiselle, Mademoiselle, je voudrais vous dire"...

La jeune femme se retourna : "Oui, je sais, vous me suivez depuis plusieurs heures, vous souhaiteriez savoir qui je suis ; il n'est pas temps encore je n'ai pas achevé mon parcours, marchez derrière moi à deux ou trois mètres, quand il sera temps, je vous parlerai".

Jean-Baptiste n'eut pas le temps de lui répondre, déjà elle reprenait son périple. Il la suivit comme elle le lui avait demandé, légèrement en retrait et presque respectueux des consignes qu'elle lui avait imposées.

Le simple fait qu'elle lui ait adressé la parole avait créé un lien entre eux deux.

Le parcours initiatique de Jean-Baptiste dans la jungle des galeries souterraines de la capitale française se poursuivit un long moment.

Tout en écoutant son pas marteler le sol dans le sillage de cette intemporelle déesse, Jean-Baptiste

cherchait à ne pas la perdre dans la foule ; son esprit s'échappait en des contrées plus pures où le soleil du mois d'août blanchit les blés trop mûrs et où les feuilles des arbres bruissent lentement sous l'effet d'une brise plus légère que l'air.

Dans cet univers tout n'était que douceur estivale et nonchalance romantique, les arbres ruisselaient de feuilles aux mille harmonies vertes et jaunes, et sous les caresses du vent elles brillaient comme le ventre blanc des poissons sous les feux du soleil.

En cet instant, Jean-Baptiste était probablement aux prises avec des souvenirs de jeunesse et voyageait dans des contrées imaginaires.

Mais Intempora, de son côté, n'était-elle pas en train de l'emmenner dans un monde encore plus irréel ?

La jeune femme à présent se glissait plus rapidement dans la foule, évitant l'un, effaçant l'autre, comme si elle se rapprochait d'un but.

C'était la première fois qu'elle manifestait quelque velléité par rapport au lieu, par rapport au temps. Cette modification du comportement d'Intempora surprit Jean-Baptiste qui, tout à sa mélancolique rêverie, faillit la perdre dans la foule. Puis progressivement, ce fut dans la vision, puis dans la tête de Jean-Baptiste que tout alla plus vite ; il dépassait des gens, en croisait d'autres à une vitesse toujours croissante.

Il aurait été incapable de dire où il était. Les couloirs du métro n'étaient plus ornés d'affiches publicitaires, de panneaux indiquant des directions prochaines ou simplement de faïence blanche.

Hormis les gens qu'il croisait, il ne discernait plus sur les murs qu'une angoissante et anonyme couleur grise.

La densité de la foule allait toujours croissante

et pour la première fois, il crut reconnaître des visages familiers, des amis, des relations perdues de vue. Il essaya vainement de les retenir, mais eut l'impression que son geste était inutile.

D'ailleurs, avait-il réellement esquissé le moindre mouvement ?

Il se mêlait à présent à cette affolante sarabande comme un parfum de dimension nouvelle.

Des sons, des bribes de conversations, des musiques et des bruits indéfinis arrivaient à présent à ses oreilles.

D'un coup il subit un choc nouveau, les visages qu'il croisait étaient des visages de disparus qu'il avait bien connus, appréciés et aimés. Ces visages mêlés à d'autres, inconnus, lui souriaient, ils semblaient n'avoir aucune relation avec le temps.

— "Intemporels, ils sont intemporels", exprima à haute voix Jean-Baptiste.

À présent il ne sentait plus ses jambes, il essayait de suivre Intempora dans cet univers gris.

Elle représentait le seul espoir, la seule source de lumière.

Son corps irisé se détachait nettement dans ces dédales obscurs.

Il y eut de longues minutes, de longues heures peut-être, — comment pouvait-on introduire une échelle du temps dans pareille histoire — où Jean-Baptiste fut submergé par cet univers obscur et sombre et fut pris d'une peur panique.

Mais malgré cela, toujours il suivait Intempora. Il eut d'abord la sensation de côtoyer la souffrance, ensuite vint l'inextricable sensation des plaisirs, comme s'il ne pouvait en réchapper.

Puis il côtoya la mort violente, vinrent à la suite,

l'argent et le profit. Ces dernières sensations étaient vécues par Jean-Baptiste comme d'insupportables douleurs.

Alors qu'il avait atteint les limites des souffrances qu'un être humain peut endurer, tout devint subitement plus calme, il n'y avait à présent plus personne.

Seule, Intempora se tenait devant lui. Jean-Baptiste était incapable de dire en quel monde se déroulait cette scène, quel univers il avait pénétré, ce qu'il savait en revanche c'est qu'il n'était plus dans le métro.

Il voulut parler à la jeune femme, mais aucun son ne sortit de sa bouche. La question qu'il lui avait posée était simple : "Mais qui es-tu Intempora ? "

Elle avait parfaitement reçu l'interrogation de Jean-Baptiste et répondit simplement, il put voir ses lèvres bouger : "Je suis Intempora comme tu m'as nommée, ce nom ce n'est pas toi qui me l'a donné, c'est moi qui te l'ai suggéré. Je suis envoyée sur terre pour protéger, adoucir, et délivrer, mon rôle est d'être présente parmi les hommes et de les accompagner tout au long de leur difficile parcours. Je leur procure amour et apaisement.

Cependant pour toi, je ne serai jamais une réalité, je suis impalpable. As-tu entendu parler des anges qui protègent les voyageurs ?"

Jean-Baptiste acquiesça ; de toute façon dans cette aventure plus rien ne pouvait le surprendre.

D'ailleurs était-il encore sur terre ? La jeune femme qui lisait à l'intérieur de l'esprit du garçon en temps réel répondit à son interrogation avant qu'il n'ait pu formuler sa pensée : "En me suivant tu as pénétré dans un univers qui est habituellement inaccessible aux hommes de leur vivant. C'est un monde

qu'ils ne peuvent côtoyer qu'après leur disparition. En traversant le royaume des ombres tout à l'heure, tu es arrivé jusqu'à la lumière ; et en me suivant ainsi tu m'as donné ta vie."

L'homme ne manifesta aucun mouvement de révolte. Intempora avait pris sa vie, mais elle l'avait transporté dans un monde si beau, où tout n'était que clarté, lumière et plénitude, que la vie terrestre lui apparaissait à présent beaucoup moins désirable que par le passé.

Il répondit simplement : "Allons Intempora, remettons-nous en route, nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir".

Ils reprirent ensemble leur voyage, Jean-Baptiste marchait deux à trois mètres derrière l'ange de réconfort.

L'arbre

La vie de Yann qui avait été, durant sa première partie, une lente et positive évolution, rythmée par le travail et les valeurs enseignées par les anciens, s'accélérait à présent d'une façon inquiétante. Cette accélération prenait la forme d'un maelström semblant vouloir tout emporter sur son passage.

La femme dont il était éperdument amoureux l'avait quitté et vivait à présent à plus de mille kilomètres, sans qu'il y ait le moindre espoir de voir un jour son retour.

Sa compagne fidèle, lassée de souffrir et de le voir progressivement se détruire s'en était allée aussi.

Son environnement professionnel avait la fragilité des châteaux de cartes que l'on assemble avec précaution en espérant que rien ne viendra précipiter la chute des cartes patiemment assemblées.

Pour rester en activité, il s'était battu au-delà de

ce qu'il était possible d'imaginer, avec ce qui lui semblait être le courage d'un héros moderne.

Il se sentait aujourd'hui comme un conquérant de l'inutile, incapable de poursuivre à présent les fantasmatiques sirènes de la réussite.

Cependant, à près de cinquante ans, il savait qu'il était temps pour lui de prendre le virage philosophique, d'aller à l'essentiel en faisant ce qu'il aimait, et ce qu'il aimait, c'était raconter des histoires, écrire des nouvelles de la vie de tous les jours.

Il savait l'économie de son pays en perdition et, dans un environnement hostile, s'il faisait de tels choix sa survie ne tiendrait qu'à un fil.

Sa renonciation était somme toute très humaine et plaidait d'ailleurs plutôt en sa faveur, il y a tant de choses nouvelles à découvrir de par le monde.

De plus, Yann s'était investi totalement et selon toutes les règles de la société de profit. Il avait donc coopéré complètement au système qu'aujourd'hui il rejetait. Il se sentait à présent attiré par la beauté de la planète, par les préoccupations environnementales, telles que la protection des océans, la préservation des espèces animales et la beauté de nos forêts.

Aussi repoussait-il maintenant en bloc le profit systématique et l'abrutissement des grandes cités, les embouteillages, la pollution, l'abêtissement des populations par les médias et la fiscalité imbécile des gouvernements, tout ce lot de contraintes qu'on ne souhaiterait pas imposer à son pire ennemi.

Yann n'avait plus en tête que les vastes étendues vallonnées de la campagne française, parsemées de cultures, où régnaient des couleurs issues du terroir.

Il aimait l'ocre des blés et les champs frémissant

qui ondulent sous la caresse du vent, spectacle solitaire où la nature tout entière semblait se donner à lui.

Souvent, après la moisson, il parcourait à pied les champs de blé coupés où de gros rouleaux de paille créaient des perspectives infinies en jalonnant d'immenses étendues.

Dans ces lieux magiques se mêlait la couleur brune de la terre au jaune d'or de la paille fraîchement coupée.

Dans cette quête éperdue de l'apaisement de ses sens, Yann était particulièrement attentif aux mille parfums qui l'accompagnaient dans ses longues promenades solitaires.

C'est peut-être par l'odeur naturelle de la terre qu'il s'en sentait le plus proche, lorsque les sillons mouillés exhalaient leur fraîcheur retrouvée, ou lorsqu'encore, au travers d'un chemin, un arbre chargé de vie transporte l'essence des fruits jusqu'au rêveur égaré.

Chacune de ces promenades était pour lui à présent l'occasion de rejoindre cette femme dont il était séparé depuis dix ans déjà et que son esprit malade d'amour n'avait jamais pu se résoudre à quitter.

La reverrait-il un jour ? Il en doutait à présent. Elle avait été durant deux années le plus brillant reflet de son identité.

Il s'était fondu en elle au-delà de sa propre image acceptant qu'elle efface sa personnalité et ravage son esprit. Puis après son départ il avait souffert mille morts.

Avec le temps et les années, l'image de cette compagne magique qui lui avait tant donné et lui avait tout repris s'était peu à peu estompée.

De sa carrière professionnelle il ne restait plus rien. Il vivait à présent loin des grandes cités, au sein de la campagne française qui berçait sa souffrance.

Sa maison était une vieille ferme faite de pisé, qui racontait les années à travers sa vétusté.

Elle était faite d'un lot incroyable de dépendances à l'intérieur desquelles on trouvait mille tuiles, briques, branches mortes et autres rondins de bois.

Les araignées, fourmis volantes, minuscules rongeurs, chats errants, se disputaient le droit d'habiter dans les ruines de ce qui n'avait jamais été qu'une pauvre ferme.

Les oiseaux bâtissaient leurs nids à même le mur, pour plus tard s'envoler au-delà des nuages. Jusqu'aux chauves-souris qui attendaient la tombée de la nuit pour entrecouper le ciel crépusculaire de leur vol en zig zag, saccadé et imprévisible.

Un univers à la dimension hallucinatoire des grands maître de l'insolite que n'aurait pas renié Edgar Allan Poe.

En surplomb des bâtisses, un champ de cinq hectares, parsemé d'arbres qui avaient déjà vu passer plusieurs générations.

Cette maison était la seule richesse que Yann possédait, il en avait hérité à la disparition de son père et s'évertuait à la sauver au prix de quelques clous, sacs de ciment, et beaucoup de bonne volonté.

Ce matin-là, rentrant d'une sortie au village voisin, il trouva une lettre dont il ignorait la provenance.

Son manque d'identité lui conférait un certain mystère. Il l'ouvrit. Elle venait de Montbard, tout de suite il associa le nom de cette ville à celui de l'être aimé qu'il avait perdu, Sandra, ce ne pouvait être que Sandra qui lui écrivait.

Mais il ne reconnut pas l'écriture de son ancienne compagne, il s'agissait en fait du frère de son amie. Il l'avait rencontré juste une fois, des années auparavant. Ils avaient sympathisé, puis ne s'étaient jamais revus.

Cette lettre, dès les premières lignes, avait un ton très triste, elle annonçait une fin, elle était porteuse d'un message de mort.

Si je vous écris aujourd'hui, c'est à la demande de ma sœur. Elle avait souhaité, s'il lui arrivait quelque chose, que vous fussiez prévenu de sa disparition. Elle s'est noyée il y a deux jours ; accident de plongée au large de Marseille.

Elle m'a souvent parlé de vous et de votre histoire manquée. Elle était très dépressive ces derniers temps.

Le reste de la lettre ne disait pas qu'il s'agissait d'un suicide, mais le laissait juste entendre à demi-mots, entre les lignes.

Yann restait pétrifié par cette nouvelle, il ne bougeait plus et essayait de comprendre en allant voir plus loin jusque dans l'encre qui était incrustée dans l'épais papier de cette lettre maudite.

Il ressentait un incroyable malaise, comme si la terre se mettait à tourner mille fois plus vite, comme si aucune partie de son être ne pouvait contrôler cette terrible sentence.

Il s'effondra à genoux, en implorant le ciel que cette nouvelle fût fausse.

À présent elle venait de le quitter définitivement, tant qu'elle était vivante, elle était toujours à lui.

Mais en cet instant elle appartenait à un autre monde auquel il n'avait pas accès, même s'il était vrai qu'il le rejoindrait un jour.

Yann resta un long moment étendu sur le sol, ses larmes se mêlaient à la terre, à cette terre qu'il aimait mais qu'aujourd'hui il désirait quitter.

Avec les mots les plus forts, je ne décrirais que très imparfaitement ce que fut la souffrance de cet homme, combien son désespoir le conduisit à se sentir oublié de Dieu à travers la disparition de cette femme que la mort lui enlevait à tout jamais.

Il cria plusieurs fois son nom, en martelant la première syllabe et en prolongeant la seconde un long moment jusqu'à l'infini de l'écho.

Mais ce cri se perdit dans la quiétude d'une indifférente journée d'octobre.

Quand il reprit ses esprits, il se vit à genoux les mains posées sur le sol comme pour une prière à une divinité païenne.

À quelques mètres de lui se tenait un oiseau en quête de quelque butin vivant, vers ou insecte. Sa présence le reconforta et lui arracha même un triste sourire, c'était la première marque de son retour à la vie.

Combien de souffrance morale faut-il endurer pour arriver jusqu'au crépuscule de son existence ? Pour que le sort de chaque homme soit pris en main par la divinité de sa croyance jusqu'à une vie nouvelle ou un monde meilleur.

La perte de Sandra était pour Yann un coup funeste dont il ne se relèverait pas, il le savait, le présentait, et il n'était même plus pour lui question de lutter.

La disparition de cet être mythique précipitait sa chute.

En regagnant son vétuste domaine qui avait pris tout à coup des allures plus fantasmagoriques, Yann se remémora cette phrase qu'elle avait dit un jour, par-

lant au beau milieu de son sommeil : "Shall we go for a last deep ?" Cette phrase était lourde de sens. Elle était une invitation pour une dernière plongée, mais elle pouvait être aussi l'annonce d'une rupture, d'un départ ou d'un suicide. La mort de sa compagne n'était pas accidentelle.

Combien de temps lui faudrait-il attendre avant de la retrouver ? Et dans un autre monde, quelle image aurait-il d'elle ? C'est à partir de ce moment-là que l'esprit de Yann se perdit dans les contrées obscures de l'égarément mental.

Il s'isola encore plus, coupant le téléphone, ne s'alimentant plus que très légèrement et essentiellement d'eau, de lait, et d'un peu de pain.

Il apercevait à présent sa douce amie un peu partout au détour des vieilles dépendances de sa maison en ruine.

Dans ses visions, elle était encore plus belle que dans la réalité et était souvent vêtue d'une robe blanche. Elle lui souriait sans lui parler, et pourtant il comprenait ce qu'elle pensait.

Ses apparitions étaient assez brèves mais lui apportaient un peu de réconfort.

Dans le même temps, sa maison devenait jour après jour de plus en plus étrange, voire menaçante.

En pleine journée, le ciel se couvrait de lourds nuages gris-bleu ou noirs qui déferlaient à la vitesse d'un train en marche.

Souvent des escargots géants - animal que pourtant il aimait - le poursuivaient à travers l'herbe devenue haute de sa propriété. Ou bien encore, les vieilles bâtisses craquaient comme à plaisir, en prenant l'expression de visages humains.

À l'intérieur, les arbres mêmes semblaient

souffrir, et leurs feuilles s'arrachaient par centaines sous l'impulsion du vent de son esprit.

Yann devenait jour après jour de plus en plus craintif, dans le village sa maladie se sut très vite ; alors les dernières portes qui lui étaient encore ouvertes se fermèrent d'elles-mêmes, et la fermière ne lui apporta plus de légumes comme elle le faisait de temps à autre le soir.

Les seuls instants où il retrouvait la sérénité, c'était lorsqu'il quittait cet endroit, cette demeure devenue maudite. Il marchait alors de longues heures à travers la nature sur des chemins de campagne, en parlant aux arbres, aux esprits ou à lui-même.

Il était devenu au fil du temps attentif à la moindre pousse, connaissait chaque talus, chaque champ et tous les arbres des chemins environnants.

Sa détresse l'avait rapproché de la nature, au point qu'il s'identifiait à présent à elle.

De temps à autre, il s'immobilisait à côté d'un arbre, le touchant avec délicatesse, en même temps qu'il lui parlait : "Arbre, ami, à travers ma solitude je me rapproche de toi, bientôt je serai tel que tu es, fait de bois et de substances végétales".

Ce jour-là, Yann avait marché longuement, le paysage était grandiose, le vent roulait de légers nuages blancs sur un fond de ciel azur ; c'était une journée d'octobre, belle, lumineuse, avec une lumière légèrement jaune ; les tons roux et ocre de l'automne naissant se mêlaient harmonieusement aux teintes vertes de l'été finissant.

Les arbres bruissaient légèrement, distribuant quelques feuilles jaunies à un tapis moelleux de terre chaude et d'herbes sèches.

Yann était tout en haut des champs, il surplom-

bait une vallée qui s'étendait sous son regard enflammé en un panoramique grand angle.

Il sentit monter en lui un élan de folie, et, répétant sa litanie : "arbre, je suis comme toi, je deviens arbre, nature je t'appartiens, je sens la sève monter en moi", il s'offrait sans restriction à la nature.

Il se tenait à la lisière d'un champ les bras écartés, incapable de contenir son délire verbal et émotionnel.

Les jours qui suivirent, il resta prostré, ne s'alimentant plus, sa maladie évoluait. Il ne reçut qu'une fois la visite de sa bien-aimée.

Cette visite eut lieu en fin de soirée, alors que seul dans sa cuisine il était assis face à la table, un verre d'eau devant le vide de son regard.

La belle dame apparut, elle irradiait, ne semblait être que beauté ; sa présence lui apporta un instant de bonheur.

— Pourquoi m'as-tu abandonné ? pensa-t-il sur un ton de reproche.

— Pour être plus près de toi à tout jamais, car tu me rejoindras bientôt, lui répondit sa douce amie sans bouger les lèvres. Elle poursuivit : Il est un endroit, par-delà ciel et terre, où les souffrances terrestres sont à jamais effacées, où la difficulté qu'ont les hommes à vivre s'illumine à travers d'autres esprits qui sont pour eux des phares.

Le phare est sur terre symbole de lumière, il guide le voyageur égaré, le protégeant à travers les ténèbres. Je connais ta passion pour les phares, pics de béton sortis de la roche, battus par les lames, esseulés au milieu des tempêtes.

Yann regardait l'apparition et semblait renaître à sa vision.

Elle resta un long moment avec lui, sans qu'il n'y ait plus de transmission de pensée. Mais que pouvait être un long moment pour un homme dans l'anti-chambre de la mort et qui dialoguait avec un spectre ?

Elle n'avait plus ce côté guerrière et un brin amazone de la femme qu'il avait aimée dix ans plus tôt.

Pourtant les formes étaient les mêmes, elles se percevaient à travers la lumière. L'harmonie spirituelle avait remplacé l'harmonie terrestre.

Distrain par le bruit de la pluie qui commençait à tomber, Yann détourna la tête, l'espace d'une seconde. Lorsque son regard revint vers sa défunte compagne, il ne vit plus que l'ampoule électrique qui pendait au plafond, diffusant une lumière inquiétante.

Le corps éthéré à l'aveuglante clarté s'en était allé.

Dehors, la pluie déversait de grosses gouttes qui claquaient lourdement sur le sol, transformant en quelques minutes la cour de sa maison en rizière, puis en marais.

Yann, après ce qui venait de lui arriver, ne savait vraiment plus où il en était. Son esprit malade était fasciné par ce déluge d'une violence inouïe. C'était un peu comme si la maison tout entière allait disparaître, emportée par la colère divine.

L'orage grondait en même temps que les éclairs. Il était à présent au cœur de la tourmente. Alors, emporté par une pulsion incontrôlable, Yann sortit de chez lui, et se mit à danser sous la pluie, paumes ouvertes vers le ciel. Il avait en cet instant retrouvé le bonheur, il s'adressait à son créateur en communiant avec la nature.

Une fièvre totale et dévastatrice s'était emparé

de son esprit. Après avoir tournoyé un long moment sur lui-même dans une ode à la nature, il s'écroula à même la terre et resta inerte un long moment. Puis lentement, très lentement il se redressa et prit la direction du lieu où il venait se recueillir et apprendre à aimer la nature. Il parcourut durant un long moment un sentier abrupt et tortueux qui menait à la colline qu'il aimait.

Il ne sentait plus la pluie, les ténèbres avaient envahi la terre, encore accentués par le déferlement d'énormes nuages noirs qui semblaient l'accompagner dans sa fuite éperdue.

De monstrueux éclairs, roulant un vacarme effrayant, achevaient de déchirer cette voûte céleste en furie.

Yann marchait à présent sur les sentiers de l'apocalypse ; il ne s'écoulait qu'une poignée de secondes avant qu'un autre éclair ne vienne remplacer celui qui le précédait, lui même ponctué d'un roulement de tambour.

On eut dit qu'une armée entière était en mouvement, précédant la bataille de ses grondements furieux.

L'orage déversait en quelques instants des masses d'eau qui s'écoulaient à présent en torrents de part et d'autre du sentier qu'il empruntait.

Après sa fuite éperdue, Yann arriva enfin à son lieu de prédilection, d'où il dominait la vallée.

Les éléments semblaient se calmer, la violence de l'orage avait fait place à une pluie régulière, et par endroit, dans le ciel obscurci, on pouvait percevoir une trouée lumineuse, espoir d'une rédemption future.

Yann gravit les derniers mètres ; sous son regard fiévreux, le plus incomparable panorama s'offrait à lui.

Une vallée irréelle, envahie par la pénombre, où la lumière filtrait à travers les nuages, redonnant aux champs leur couleur originelle. Tout autour de lui, le bruit de l'eau ruisselante qui regagnait la terre.

Un parfum de paille humide et une atmosphère soudainement plus fraîche.

Ce qui restait d'humain en Yann se planta à la lisière d'un champ, et dans un hymne à la nature, il appela son corps à communier avec les éléments: "Terre, eau, ciel, vent, éléments de vie, je suis à vous, je suis comme vous. Je sens la sève monter en moi, la chlorophylle m'envahit."

Il écarta les bras. Déjà à présent les feuilles frémissaient le long de ses bras, et son corps humain se transformait en tronc d'arbre, alors qu'à même le sol ses pieds prenaient racine.

Les derniers mots terrestres de Yann furent un cri de bonheur: "Nature, je deviens arbre, je suis à toi. Je suis un arbre."

Il était effectivement devenu un arbre, et alors que son corps achevait de planter ses racines pour l'éternité, son esprit et son âme rejoignirent sa bien-aimée au-delà des nuages.

Retour sur terre

CETTE toute jeune femme qui marchait devant Adam réveilla immédiatement en lui une foule de sentiments étranges. Elle allait, à un pas cadencé, sorte de marche forcée de la jeunesse. Elle était vêtue d'un blouson de cuir " style motard ", d'un pantalon aussi noir que les regards qu'elle jetait aux malheureux passants qui croisaient son chemin. Noir encore était le minuscule sac à dos en skai brillant qui avait le droit d'être accroché sur ses épaules, et noires toujours ses boots serrées avec lesquelles elle martelait le sol comme une forcenée.

Il était clair que la terre entière appartenait à cette jeune fille qui se voulait une conquérante avant même d'être une femme. Un détail cependant attira l'attention d'Adam. Elle portait un cintre métallique d'où pendait une robe longue qui bien sûr, elle aussi, était noire. Dépassant du plastique du teinturier, la base de cette robe dévoilait des motifs de féminité et de séduction tout à l'inverse de ce que la jeune fille offrait au premier regard. Dentelle, volant à jours. Prochainement, ce soir peut-être, elle enfilerait cette sublime parure, mettant en valeur en les dénudant

ses fragiles épaules, et présenterait un corps de femme naissante au regard affolé d'un jeune homme encore vierge.

Oui décidément, pensa Adam, dès leur plus jeune âge les femmes nous trompent en se présentant à nous telles qu'elles ne sont pas. Et l'image qu'elles nous offrent fait naître en nous des désirs qui ne sont que très rarement à la hauteur de leurs aspirations.

Que ne suis-je revenu sur terre pour retrouver le même schéma qu'il y a deux mille ans. Et il se souvint du paradis terrestre et de la faute originelle. Mais les femmes étant conçues pour enfanter, honorer leur beauté n'était que rendre hommage au créateur. Rien n'était simple pour Adam depuis son retour sur terre.

Il était 8 h 30, tôt le matin, il avait toute la journée devant lui pour voir, observer et peut-être comprendre. Cette toute jeune fille qu'il avait croisée lui avait donné des indices incomplets. Il descendit rapidement quelques marches, passa la barrière de paiement et se retrouva sur un quai de métro entouré d'une foule d'hommes et de femmes qui semblaient promis à une nouvelle existence car l'aube d'une journée naissante est comme l'espoir d'une vie nouvelle. La rame de métro arriva, elle engloutit en elle cette imposante foule, semblant l'ingérer alors qu'elle repartait vers un quai de lumière.

Adam trouva malgré tout une place assise d'où il pouvait à loisir observer ce monde qu'il redécouvrait. Il y avait devant lui une mère et sa fille d'origine espagnole, un homme noir qui paraissait porter en lui l'amer déchirement d'un pays qu'il avait dû quitter et qu'il ne pouvait oublier, et d'autres

visages plus flous qui s'estompaient comme sous l'effet d'un filtre lointain. La mère parlait à sa fille avec un délicieux accent qui chantait comme une mélodie andalouse, alors que la jeune fille, le regard pur et l'air enjoué, semblait s'amuser de la seule vision d'Adam. Elle n'avait aucun accent et était beaucoup plus douce, moins belliqueuse que la première jeune fille qu'il avait croisée. De très beaux cheveux noirs encadraient son visage et tout en elle rayonnait du simple bonheur d'exister !

Les deux femmes descendirent, laissant Adam à ses observations. Au fil des stations où le métro s'arrêtait, chargeant et déchargeant des cohortes d'inconnus, Adam voyait défiler la ville entière. Il était à Paris vers la fin du vingtième siècle et observait avec frayeur la déliquescence de notre société. L'affichage massif et commercialement agressif imposait aux usagers du métro des images mercantiles. Il régnait sur les visages des voyageurs une infinie tristesse, comme si la vie n'était que l'antichambre de la mort. De plus, un défilé permanent d'hommes et de femmes dans un état de misère avancée passait et repassait, l'un mendiant, l'autre vendant un journal, le troisième jouant un morceau de musique emprunté au répertoire mondial. Adam ne put supporter plus longtemps l'idée d'une telle médiocrité pour ses contemporains. Il s'élança et jaillit hors du trou noir vers la lumière.

Il était ressorti place de la Concorde, un amas de voitures paralysant le trafic interdisait tout mouvement. À l'intérieur des véhicules, les gens semblaient attendre la fin du monde, comme indifférents aux embouteillages. "Mais c'est absurde, comment en sont-ils venus là ? " pensa Adam avant

de se réfugier dans le jardin des Tuileries où il retrouva un peu de sérénité. Il marcha longtemps, l'air était frais, nous étions en novembre, des nuées d'oiseaux s'abattaient sur ce que la fin de l'automne et les quelques passants solitaires voulaient bien laisser comme miettes avant la venue de l'hiver. Il passa sous l'arc du Carrousel et arriva devant le Louvre où il fut surpris de retrouver à nouveau la foule.

Du monde entier, les peuples venaient admirer les trésors des civilisations antiques. Sous le fallacieux prétexte de la préservation du patrimoine culturel, les autorités de notre pays avaient pillé presque systématiquement des peuples et des civilisations disparus. Il restait aujourd'hui un intérêt manifeste des populations pour ces civilisations reparties vers le néant.

Adam pénétra à l'intérieur du Louvre, l'idée même de revivre l'histoire du monde en sens inverse le séduisait. Il en trouva la présentation bien faite et harmonieuse. Les statues grecques figées pour l'éternité semblaient plutôt, à travers leur regard lointain et transparent, se contempler elles-mêmes qu'observer les visiteurs. Visiteurs dont il était difficile de dire s'ils venaient là par simple curiosité, par égard envers l'art ou simplement parce que le Louvre était le passage obligé de l'étranger en errance à Paris. Les touristes chinois, italiens, grecs, suédois ou américains étaient les descendants de Gengis Khan, César, Ulysse et autres macédoniens qui, à défaut de territoires, étaient en quête de culture.

Adam traversa les époques à travers les différentes salles du Louvre. Il observa longuement des femmes figées dans des pauses langoureuses, des fruits sur des natures mortes, ou le clair-obscur d'un

ouvrier orfèvre sur un métier depuis longtemps oublié. Les scènes guerrières et les gens d'armes le fascinaient, il s'interrogeait sur l'incapacité des hommes à s'accorder les uns avec les autres. Ces scènes guerrières étaient comme un aveu de faiblesse du genre humain.

En effleurant discrètement le marbre des salles égyptiennes, Adam eut le sentiment très fort qu'à travers son respect de la mort et du passage dans l'au-delà, cette civilisation pourtant polythéiste atteignait une dimension mystique que l'on ne retrouve que très occasionnellement dans d'autres civilisations.

Il contempla très longtemps le foisonnement créatif des artistes qui avaient peuplé l'humanité depuis son commencement jusqu'à ce jour. Chaque homme, chaque créateur s'était à sa façon pris pour Dieu. Ces gens avaient consacré leur vie à reproduire ce qu'ils voyaient, ils étaient les témoins inexorables de ces civilisations disparues. Ces hommes étaient des comètes qui avaient brillé un instant avant de s'éteindre à jamais, laissant juste une empreinte magique et souvent anonyme de leur éphémère talent.

Adam se sentait bien en cet endroit, il avait été envoyé sur terre en observateur invisible et depuis son arrivée il ne faisait que cela : observer, découvrir et essayer de comprendre ses descendants. Le passage de l'immatérialité à la représentation physique instantanée était un pouvoir qui avait été conféré à Adam pour sa mission sur terre, il en usait et s'en amusait à loisir.

Adam, lui, savait. Il avait les réponses aux questions que se posent les hommes durant leur existence. Il

avait approché de près le créateur et était devenu plus encore qu'un homme, une légende.

Sa vie terrestre, si elle avait été éphémère, avait comme celle de la plupart des hommes été bien remplie. Peut-être la terre et le jardin d'Éden ne faisaient-ils qu'un, simplement les hommes ne savaient pas voir et leur fond de cupidité ne leur permettait pas de percevoir les trésors qu'elle recelait. Adam, comme tous les hommes avait aimé, comme tous ses semblables il avait été tenté et comme eux avait succombé aux délices de la tentation.

Les délices de la chair n'étaient-ils pas ce que notre cerveau en faisait et l'idée même qu'ils pouvaient nous nuire et étaient interdits ne les sublimait-ils pas, nous attirant comme des papillons nocturnes inmanquablement vers la lumière.

Les retours épisodiques d'Adam sur terre n'étaient soumis à aucune contingence de lieu ni de temps. C'est ainsi qu'il quitta Paris, son métro et ses embouteillages pour se retrouver en Italie en plein après-midi, par une chaleur torride. Rome, ville antique, éternelle, mais l'éternité existe-t-elle sur terre ? Cette réponse Adam ne l'avait pas. Il s'interrogea un instant, puis se mit à marcher, le tourisme seyait à merveille à son rôle de visiteur clandestin.

C'est en passant devant le théâtre antique que les images du passé se mirent à défiler dans son esprit et même devant ses yeux. Une foule de gens, citoyens romains, se pressait afin de rejoindre le cirque. Adam se mêla à eux et se posa tranquillement sur les marches, entouré de gens passablement excités.

Le sable de l'arène était d'un jaune-beige clair, presque transparent. Deux colonnes de gladiateurs

précédées par quatre légionnaires portant trompettes et étendards annoncèrent l'ouverture de ce qui semblait s'appeler des "jeux". Puis, après une courte et solennelle présentation des gladiateurs esclaves à César, les combats commencèrent. Aux quatre coins de l'arène, des combattants sortaient cuirassés, glaives, lances et filets s'entre-déchiraient déjà. Adam fut pris de nausée. Toujours les armes, la destruction et le sang. Il quitta cet endroit et cette époque qui lui semblait trop lointaine dans la hiérarchie du temps et trop empreinte de barbarie.

Sa nouvelle projection l'amena sur les berges d'un fleuve. Sous ses yeux aucun élément de datation, seule une végétation laissée un peu à l'abandon et des champs cultivés s'étendant à perte de vue. Un chemin longeant la rive semblait emprunter lui aussi le cours tranquille du fleuve. Adam s'arrêta un long moment en contemplation. Peu importait l'époque, le lieu et les événements qui interviendraient par la suite, il se sentait bien. L'air était pur, les fleurs presque translucides aux couleurs pastel frissonnaient sous l'effet d'une brise salvatrice qui caressait le visage et faisait ondoyer les cheveux.

Les crissements des roues d'un chariot encore lointain se firent entendre. Visiblement il devait être chargé car les roues à chaque tour laissaient échapper une plainte sourde et douloureuse. Après un long moment, l'étrange cortège apparut, un vieil homme tirant deux bœufs qui précédaient la charrette emplie de foin. Au sommet, les jambes délicatement posées sur le côté, une jeune fille, mélange de pureté et de sérénité, semblait attendre paisiblement que l'attelage la conduise à son village.

Le village était en contrebas dans la vallée, un

peu à l'écart de la route du fleuve, et des fumées s'échappaient de certaines maisons en montant lentement vers le ciel.

Les cheveux blonds de la jeune fille semblaient avoir vécu au rythme des travaux des champs et quelques brindilles de paille et enveloppes de grains de blé semblaient comme autant de réminiscences de l'accomplissement d'un dur labeur. L'ovale de son visage, ou du moins l'esthétique qui s'en dégagait lui conférait le rang de vierge des moissons. Elle était vêtue d'un drapé bleu ciel comme celui que l'on voit dans les églises sur les madones symbolisant la vierge. En passant, elle contempla Adam quelques instants avec un visage d'une infinie tendresse. Puis rapidement après le passage de la charrette, Adam n'eut plus sous les yeux que le dôme de la paille entassée et les épaules graciles de la jeune paysanne.

Il resta en émoi un instant qui lui parut une éternité, si tant est que l'on puisse définir l'éternité. Le passage de cette femme lui avait coupé son processus analytique et méditatif, il était à présent sous l'influence de sa sérénité et du léger sourire qu'elle lui avait adressé. Cette femme aurait pu être la vierge, mais elle n'était qu'une femme. Adam ne connaissait pas tout de la vie céleste, mais si lui avait le pouvoir de passer d'un monde à l'autre, d'une époque à une autre, la vierge pouvait aussi probablement apparaître sous le visage d'une jeune paysanne, dans une époque qu'il ne savait même pas définir. Il eut envie de la suivre, après tout n'était-elle pas une femme ? La suivre comme on suit une femme pour un sourire, un regard, une tendresse sous-jacente, une courbe délicieuse à laquelle on a envie de se sou-

mettre sans condition. Et puis il lui semblait qu'elle le comprendrait, lui, le premier homme, perdu dans cet univers où le temps ne règne plus en maître, voyageur égaré dans des mondes de souffrances et d'obscurantisme, où l'homme semblait passer presque inexorablement à côté de son bonheur...

Adam prit donc la direction du village en ne sachant s'il la reverrait, mais avec l'espoir que le hasard la mettrait encore sur son chemin.

Alors qu'il suivait tranquillement la route, le grondement d'une horde de cavaliers se fit entendre, au loin le crépitement du galop des chevaux s'amplifia soudain et une meute éperdue dans un tonnerre tourbillonnant de poussière le dépassa en un instant. Adam s'était jeté sur le bas-côté du chemin dans les hautes herbes et il ne garda des cavaliers qu'une vision diffuse mais très cauchemardesque. Le noir régnait en maître et le cliquetis des armes brinquebalant au milieu des cris et des hennissements des chevaux laissait présager pour les habitants du lieu une bien funeste destinée. Adam pensa immédiatement à la jeune vierge qu'il avait aperçue, juchée sur le chariot. Qu'advierait-il de cette jeune fille ?

Il observait tour à tour à présent et le village qui était situé à environ deux kilomètres et la meute assoiffée de barbarie qui se trouvait déjà à mi-chemin entre le village et lui. Il se transporta au cœur même de la place alors que la jeune fille et son vieux compagnon pénétraient dans l'enceinte du hameau. Il la prévint du danger, les hordes du mal s'abattaient sur eux.

Alors que son vieux compagnon criait aux gens de fuir, les premiers cavaliers pénétraient à toute allure au cœur même du village.

Le vieil homme les entraîna rapidement tous deux à l'intérieur d'une maison, souleva une trappe dissimulée dans le sol et les fit descendre par un escalier de bois. À l'extérieur, on entendait le cliquetis des armes s'opposant aux fourches et le crépitement du feu qui commençait à prendre sur les premières maisons.

L'homme les guida à travers un souterrain étroit, humide et complètement obscur, alors qu'à l'extérieur on percevait les cris des villageois qui n'avaient pas fui. Adam, plus encore que s'il l'avait eue devant les yeux, vivait cette scène de massacre dans son esprit, une lance transperçant un des villageois qui fuyait, une torche s'abattant sur un toit de chaume. Massacre, horreur, souffrance, la litanie du peuple poursuivi par ses agresseurs.

Adam pleura en sortant du tunnel obscur qui les avait menés au bord de la rivière en contrebas d'un talus bien dissimulé par les longues branches tombantes d'un arbre centenaire. "Nous sommes sauvés, leur dit le vieil homme dans sa langue, ce sont les troupes de Keneth le Rouge, ils détruisent et pillent sans pitié, cherchant nourriture, femmes et butin. Il y a cinquante ans qu'ils n'étaient pas revenus dans le pays. Il y a un village à dix lieues d'ici, il faut le prévenir rapidement."

Adam contempla le visage de la jeune fille, il s'en dégageait une infinie tristesse et nul mot ne sortait de sa bouche. Elle était choquée et se réfugia dans les bras du vieil homme. Adam passa la main dans les cheveux de la jeune fille, souleva son visage et lui dit : "Je préviendrai les gens du village voisin". Puis il disparut.

Ayant tenu parole, il changea à nouveau

d'époque. Il était à présent à peu près à la moitié du vingtième siècle, dans un pays où semblaient régner l'ordre et la terreur. Des voitures blindées équipées de caméras circulaient dans les deux sens, chargées de soldats ou d'officiers en uniformes noirs zébrés de galons argent. Aux casquettes plates et à l'allure des véhicules, il reconnut immédiatement la guerre de 1940. Grâce au pouvoir qu'il avait de voyager sans être vu et de déplacer son corps à travers l'espace à la vitesse qu'il souhaitait, Adam rejoignit un camion et s'assit sur une banquette en compagnie de détenus. Là, il observa des gens vêtus de guenilles, portant tous un numéro inscrit à hauteur de la poitrine, les yeux hagards, dans un état de délabrement physique et moral qu'il n'avait encore jamais observé. À l'arrière du camion, deux soldats casqués et armés tenaient en respect les passagers de ce convoi de misère et de souffrance. Après un voyage d'une vingtaine de minutes, le camion stoppa. D'autres véhicules les accompagnaient. Des ordres fusèrent çà et là, ordres auxquels tout le monde semblait obéir avec empressement et peur panique. La ridelle du camion s'abattit, les deux soldats sautèrent immédiatement au sol en tenant en respect les passagers. Deux officiers allemands aux uniformes rutilants affichèrent ouvertement leur cruauté et le fait qu'ils étaient pressés d'en finir. On fit rapidement aligner les détenus face à une immense fosse dos tourné à leurs agresseurs, quatre autres soldats les rejoignirent. Le claquement sec et odieux des armes des soldats, les rafales qui durent une éternité, les corps distendus tombant les uns sur les autres, quelques cris de révolte s'échappant des corps meurtris, puis le silence. Cette séquence insoutenable, Adam l'avait

vécue comme si c'était lui que l'on tuait.

Quelques ordres vinrent à nouveau briser le silence, les soldats jetèrent à la hâte les corps qui ne s'étaient pas affaissés dans la fosse, puis encore des ordres, des portières qui claquent, des voitures qui démarrent, la poussière sur la route... et le silence, pesant, comme cette mort qui rôdait à présent en ces lieux de cruauté et de désolation.

Adam observa les corps criblés de balles et couverts de sang. Parmi eux une jeune fille d'une surprenante beauté, au visage intact, affichait dans la mort une expression de sérénité et d'éternité. Adam s'approcha un peu plus. Il reconnut alors la jeune madone juchée sur la charrette de foin.

Autre lieu, autre époque, Adam, dans une de ses nouvelles projections surgit au cœur de Paris, en pleine Révolution française. Un peuple entier semblait en marche vers un nouvel avenir. L'armée en costume bigarré se frayait, sous les acclamations, un passage d'un pas décidé. Allons donc, pensa Adam, que se passe-t-il encore ? À croire qu'il ne m'est donné d'arriver que dans des époques troublées. Les cris des citoyens se mélangeaient au pas des soldats et au tumulte de cette ville en fête. Mais bien vite Adam comprit qu'il s'agissait d'une fête macabre. Tirée par deux chevaux et encadrée par des soldats, une charrette transportant des hommes et des femmes avançait sous les huées et les crachats de la foule. Quelques nobles français allaient payer de leur vie le tribut de la haine et de la jalousie. L'étrange cortège arriva bientôt place de la Concorde où l'ombre d'une guillotine tombait déjà, tel un coupe-ret sur la foule rassemblée. Ces gens qui tomberaient dans quelques instants sous les cris d'un peuple

assoiffé de sang gagneraient en une seconde une noblesse qu'ils n'avaient que de rang, en rejoignant l'éternité.

Les victimes furent rassemblées, bien gardées par les soldats de la République en un enclos ceint d'une barrière. Les mains des hommes étaient liées dans le dos. Une fois encore le diable triomphait en répandant le sang. Adam se fraya un passage à travers la foule. Il arriva à l'enclos alors que les premières têtes tombaient, roulant ensanglantées au pied de l'échafaud.

Mû par un désir de communiquer une dernière fois avec ces pauvres gens victimes de la folie humaine, Adam pénétra à l'intérieur de la cage où ils étaient enfermés. Avec les quatre hommes qui attendaient leur exécution, il y avait une femme, les yeux clos, en prière. Nul doute une fois encore, cette femme était la même, celle qu'il avait rencontrée lors du massacre du village et lors de l'exécution par les troupes allemandes.

— Mais qui es-tu ? demanda Adam s'adressant à elle.

— Qui je suis ? répondit avec douceur la jeune femme en ouvrant lentement les yeux, mais tu le sais bien, ou tu l'as deviné. Ta mission était d'observer et tu as vu. Chaque fois qu'un homme tue un autre homme, c'est un peu de lui-même qu'il supprime. Chaque jour que je meurs dans la souffrance, ma résurrection devient plus douloureuse et l'amour s'éloigne un peu plus du cœur des hommes. La souffrance d'hier, celle d'aujourd'hui et celle de demain se mélangent en un grand cri de douleur. Le soir j'offre ma vie pour expier leurs crimes.

— Mais tu es jeune et belle, s'il te plaît, ne

meurs pas. Reste, j'ai le sentiment de t'aimer.

Alors qu'il finissait sa phrase on emportait la jeune fille, elle monta les escaliers, regarda la foule une dernière fois, il n'y eut plus un bruit, plus un murmure. Dignement elle mit son cou gracile à la disposition du bourreau. La lame tomba d'un coup, couperet ignoble, la tête roula dans le panier d'osier. Alors le ciel s'obscurcit se chargeant en quelques secondes d'un air nauséabond et de menaçants nuages gorgés de pluie, d'éclairs et de colère divine.

La foule fut prise d'effroi et les visages distordus et difformes avaient à présent une expression de peur indicible. En quelques secondes, l'enfer s'abat-tit sur la foule. La pluie dispersa le monde en même temps qu'elle effaça le sang.

Adam comprit qu'à chaque femme que l'on tuait, c'était la vierge que l'on assassinait.

Les Mondes imaginaires

RÉVEILLÉ de bon matin par les aboiements de mon chien qui s'en était pris à quelques tourterelles glissant à grand renfort de battements d'ailes le long du toit, je décidai d'aller à pied dans la campagne alors que le jour n'était pas encore levé. Nous étions à la mi-octobre, et cette période a toujours été pour moi propice aux plus folles évasions. La nuit était encore épaisse, les quelques rares lampadaires de ce minuscule village Picard que j'aimais par-dessus tout diffusaient une pâle lumière orangée qui se noyait très rapidement dans l'obscurité de la nuit environnante. Une brume épaisse se tenait en équilibre presque à hauteur d'homme à certains endroits. Désireux de m'imprégner de cette ambiance nocturne qui échappe la plupart du temps aux dormeurs, je m'enfonçai plus avant dans l'inconnu. J'observai ce qui n'est pas observable, les secrets de la nuit. Rendu presque aveugle par l'obscurité, je me rendis compte très vite que, à la manière d'un animal, mes autres sens étaient beaucoup plus en éveil qu'habituellement.

Je percevais les bruits infimes de la vie nocturne développés par la végétation ou par les petits animaux des champs, des fossés ou des arbustes. Le parfum de la terre humide exhalait des senteurs bien-faitrices qui éveillaient mes sens encore endormis. Mon corps lui-même, enveloppé dans la froideur d'une aube qui se faisait attendre, me procurait d'étranges sensations où se mêlaient confusément refus du froid et satisfaction de sentir mes membres vivre dans cette aventure matinale.

Ayant quitté le village depuis quelques minutes, j'empruntai à présent un chemin que je connaissais bien, me guidant par la seule clarté de la lune, qui diffusait une lumière irisée très légère à travers un filtre de nuages occupés à défiler dans les cieux.

J'avançais depuis un bon moment maintenant, lorsque je me rendis compte que le chemin ne m'était plus familier. Bah! me dis-je, ne dit-on pas que la nuit, tous les chats sont gris, alors la campagne peut bien avoir mille visages.

Je poursuivis ma route un long moment encore avant d'en arriver à cette observation : aussi peu que fût éclairé par la lune le chemin sur lequel j'avançais, il m'était parfaitement inconnu.

Finalement, satisfait que cette promenade comble parfaitement ma soif d'inconnu et mon désir d'aventure, je poursuivis toujours plus avant. Le jour, toujours aussi peu enclin à se lever, me laissait poursuivre ma marche dans une nuit aussi enveloppante qu'envoûtante. Je sentais sous mes pieds la douceur des feuilles d'automne qui vivaient leurs dernières heures avant de se dégrader et que la terre ne les reprenne.

Je fus surpris de constater à un moment donné que le paysage se modifiait. Les haies environnantes se transformaient peu à peu en troncs d'arbres et le chemin devint subitement beaucoup plus doux à mes pieds, un peu comme si j'entrais dans une forêt. La clarté donnée par la lune disparut totalement, me laissant prisonnier d'un univers parfaitement angoissant. Là, je l'avoue, ma tentation de faire demi-tour fut grande. La frayeur montait en moi de façon progressive, incontrôlable, d'autant plus grande qu'elle ne se basait sur aucun fait réel. La peur qui m'habitait atteignit son apogée.

Mon esprit était noyé dans toutes les frayeurs nocturnes que peut avoir un enfant lorsqu'il lui arrive d'être perdu en forêt à la nuit tombante. Peur du noir, peur de l'inconnu, frayeur des monstres nocturnes nés de l'imaginaire, peur des mille bruits insolites qui ne prennent place en aucune réalité, disparition de tous les repères de temps et de lieu. Je voulus courir pour échapper aux réalités de mon esprit effrayé mais tombai lourdement à terre. La chute eut le mérite de stopper net cette peur panique qui était en moi. Je me relevai lentement et poursuivis mon chemin presque à tâtons dans cet univers inconnu. La panique avait fait place à la curiosité.

Je me guidais grâce au talus qui me maintenait dans ce chemin plutôt tortueux. Mon esprit échappa complètement à sa structure rationnelle. J'ai pénétré un univers étrange, peut-être parallèle, ou bien suis-je éveillé, en train de cheminer à l'intérieur d'un songe.

Je me pinçai afin de vérifier si j'étais bien à l'intérieur d'une quelconque réalité ou si mon esprit voya-

geait à travers les voies du sommeil. Je le fis tellement fort qu'un cri m'échappa. Oui, nul doute, je ne rêvais pas.

Au loin, très loin, je me mis à distinguer un halo de clarté, oh certes infime, mais tout de même suffisamment visible pour que je me rattache à ce seul élément.

Je réalisai que plus je progressais, plus la clarté devenait visible. J'étais en train d'échapper aux ténèbres. Ma joie fut immense. Le jour pourtant ne se levait pas. Malgré tout il m'était possible à présent de commencer à distinguer des formes. Disons plutôt une série d'ombres toutes plus effrayantes les unes que les autres. Mais si je percevais des ombres, c'est que l'épaisseur de la nuit laissait entrevoir l'espoir d'un jour naissant. Peut-être d'ailleurs était-ce dû simplement au halo de clarté qui se dégageait de ce qui était déjà dans mon esprit un village voisin. Peut-être que les frayeurs nocturnes que je vivais en ce moment n'étaient pas justifiées. Je poursuivis toujours mon avancée dans ce monde obscur. La clarté au loin m'apparaissait comme étant encore à quelques lieues. Les ombres autour de moi se firent plus légères, moins noires, plus laiteuses. Le village était en vue, tout au moins le croyais-je.

Par contre le jour ne se levait toujours pas. Ce qui m'était apparu comme proche dans la joie que j'avais eue de percevoir une clarté était en réalité encore très éloigné, et il me fallut continuer à marcher pendant plusieurs heures, si tant est qu'il soit possible de mesurer dans une quelconque unité de temps une pareille aventure.

Le chemin devint plus escarpé, j'avais le sentiment de gravir lentement quelques vallons inaccessibles aux humains. Je n'y voyais guère plus qu'avant, pourtant tout devenait facile. Je descendis encore un long sentier recouvert d'une épaisse mousse et arrivai devant une demeure qu'il m'est difficile pour ne pas dire impossible de décrire, tant elle était à la fois réelle et irréelle, présente et immatérielle. Aujourd'hui encore, je ne sais toujours pas classer cette habitation. Était-elle l'apanage d'un rêve, d'une réalité fantasmée, ou la somme de toutes les maisons et châteaux que j'avais vus ou aperçus dans mon enfance ? Toujours est-il que j'arrivai devant une imposante porte de bois. Alors que j'allais actionner l'huis afin de me faire connaître, la porte s'ouvrit d'elle-même, m'ouvrant le passage sur un intérieur très solennel, à mi-chemin entre la tradition rustique un peu froide et le classicisme sans luxe ostentatoire des vieilles demeures aristocratiques. Sans savoir d'où il venait, je me trouvais face à un vieil homme dont la sérénité se transposa immédiatement en moi. Sa seule présence me rassurait. Ses vêtements étaient sans âge, rien en lui ne semblait appartenir au monde quotidien. Son aura était grande, et il m'était possible de lire en lui les chemins de la clairvoyance.

Le vieil homme engagea la conversation le premier :

— Entrez, Edgar, je vous attendais, me dit-il en accompagnant son invitation d'un geste ample du bras. Vous devez vous demander ce que vous faites ici ?

J'acquiesçai du regard ne pouvant dire le moindre mot.

— Du monde que vous venez de traverser, la nuit est la symbolisation de votre parcours terrestre, vous avancez dans un univers au sein duquel la clairvoyance ne vous est pas donnée.

La lueur, c'est l'espoir que nous entretenons tous d'avoir pour certains une vie meilleure, pour d'autres il s'agit d'un désir d'éternité.

En même temps qu'il parlait et que je l'écoutais, je me posais d'innombrables questions restées sans réponse.

— Mais laissez-moi vous présenter ma fille.

À peine avait-il fini sa phrase que je me trouvai en présence d'une jeune femme dont la beauté n'avait d'égal que la sérénité qui se dégageait de tout son être. Elle était vêtue de voiles légers qui donnaient à sa silhouette un parfum d'éternité.

Elle s'adressa à moi d'une voix douce et protectrice :

— Vous avez pénétré les mondes imaginaires, il y a plusieurs niveaux en ces mondes, il convient d'avoir une énorme volonté d'échapper à la réalité pour y parvenir. Il faut refuser le quotidien et ses fatalités, ses contraintes, les souffrances et les misères qui vont avec la vie terrestre. Ce fait est très rare.

— Mais, lui répondis-je tout en la regardant subjugué par tant de paix intérieure, la capacité d'échapper à la réalité est donnée à chacun de nous ; il suffit de laisser fonctionner notre imaginaire.

— Ne croyez pas cela, je suis heureuse que vous ayez pu voyager si loin en nos mondes, mais voyez-vous Edgar, vous n'êtes pas encore au dernier stade de l'imaginaire.

— Mais quel est le dernier stade de l'imaginaire, blanche Dame ?

— Le dernier stade de l'imaginaire est l'abandon de la vie terrestre.

Déjà la Dame semblait se dématérialiser.

Je n'avais pas les réponses et elle était déjà partie.

D'un coup je compris, je marchais sur un chemin de terre que je connaissais bien, le jour était à présent levé et la campagne tout autour de moi annonçait une journée naissante pleine de joie et d'aventures nouvelles.

Je venais de quitter les mondes imaginaires.

Dominako

DOMINAKO, en quittant le cadre trop étroit du manga, posa avec circonspection les pieds qu'elle avait jolis et délicats sur le trottoir d'Osaka. Cette délicatesse qui contrastait étrangement avec la violence que la jeune fille avait en elle. D'ailleurs que savait-elle de ses propres sensations ou sentiments ? À vrai dire peu de chose. Elle n'était que l'émanation du cerveau complexe et tourmenté de son créateur dessinateur, Dominique.

Dominique, le créateur de Dominako, était un de ces garçons vivant complètement reclus dans son univers fantasmagique. Il donnait naissance à toutes sortes de personnages qui se matérialisaient sous son crayon habile à modeler les formes et les couleurs. Son horizon culturel était parsemé de bandes dessinées, de vidéos, de mangas, d'animaux mythiques, d'histoires étranges et surnaturelles. Après avoir fait vivre un personnage, il le scannait puis le colorisait au moyen des nouvelles technologies sans cesse plus performantes. Il avait parfois du mal à socialiser ses

créatures et à leur donner un rôle après les avoir créées. Ce n'était pas le cas avec Dominako, elle était la créature la plus importante qu'il ait jamais conçue. Chaque trait qui esquissait son élégante silhouette était donné avec amour, sa main glissant voluptueusement sur le papier passant et repassant jusqu'à obtenir la perfection. Chaque regard, tour à tour tendre, courroucé ou moqueur était l'occasion pour Dominique de tomber en extase devant le comportement outrancier de son héroïne. Il en était éperdument amoureux et connaissait chacun de ses mouvements, chacune de ses intentions avant même de l'avoir dessinée. Dominako occupait l'existence entière de Dominique et quand le soir, épuisé, il s'endormait, il la rejoignait dans ses rêves les plus fous et les plus tumultueux.

En quittant le manga et en posant les pieds sur le trottoir d'Osaka, Dominako avait échappé - peut-être pour un temps - à son créateur. Elle connaissait bien cette ville, elle était le champ d'exploration de ses exploits dans un autre manga dont l'histoire se déroulait au quinzième siècle. Tout au moins croyait-elle la connaître. Ce qui la surprit immédiatement, ce fut le bruit, puis le décor. Tout avait changé. Dominako en tant qu'espionne de l'empereur était dotée d'un courage et d'une bravoure à toute épreuve ; mais là, devant cet environnement étrange et hostile, elle eut peur. Elle tira son sabre de samouraï et, dans une attitude de combattante, commença à tourner lentement sur elle-même, protégeant ses flancs et son arrière, telle une guerrière qu'elle était, habituée aux multiples combats. Autour d'elle, une cohorte ininterrompue d'hommes et de

femmes se rendant à leur travail, simplement amusés par l'originalité comportementale et vestimentaire de Dominako. La plupart des gens pensaient qu'elle était là pour ramasser quelques pièces après un court spectacle, ou pour promouvoir une marque quelconque à l'occasion d'une opération promotionnelle. Dominako, se rendant compte que personne ne prêtait plus que cela attention à elle, rangea son sabre. Elle était superbe avec la tête ceinte du foulard des samouraïs de la région de Kansai, ses cheveux bruns attachés voguant dans un mouvement de balancier incessant au rythme de ses mouvements de tête. Son regard, farouche et guerrier, aurait pu effrayer même des combattants aguerris. Cependant en cette occasion, il attendrissait des Japonaises se rendant à leur travail, alors que les hommes plus attirés par l'harmonie physique de la jeune héroïne la détaillaient de pied en cap. Elle était vêtue de courtes chausses qui lui arrivaient à mi-mollets, laissant apparaître des jambes racées et musclées de sportive accomplie. Ses bras aux épaules dénudées présentaient une musculature longiligne et fuselée. Tout en elle respirait l'impavide guerrière. Des bracelets d'argent enroulés au plus près sur ses avant-bras achevaient de la rendre dangereusement attractive.

La mission de Dominako lorsqu'elle avait quitté le manga pour une raison encore inconnue était de se rendre à un rendez-vous avec le Prince de Shokotu afin de le séduire et d'obtenir les renseignements nécessaires à l'empereur, car il s'avérait que ce dernier avait plus que des doutes sur sa fidélité. Le Prince de Shokotu était un jeune descendant du clan des Wakayama et sa beauté n'avait d'égal que le cou-

rage dont il faisait preuve à l'occasion des nombreux combats qui ensanglantaient la région.

Le rendez-vous avait été fixé au temple de Shiten-noji, seulement les chemins qui y menaient avaient été modifiés et la jeune guerrière ne reconnaissait plus rien. Rassurée de voir que personne ne l'attaquait elle se mêla à la foule et se mit à chercher le chemin du temple. Malheureusement alors qu'elle traversait une rue, une voiture s'arrêta un peu trop près de la jeune fille qui se retourna effrayée en sortant son sabre, poussa un cri guerrier et asséna un terrible coup sur le capot de la voiture. Pris de panique, ses occupants quittèrent la voiture et partirent en courant. Ce fut le début des ennuis de Dominako qui, dès lors, fut poursuivie par une cohorte de policiers. La jeune samouraï était dotée d'une agilité hors du commun, elle se déplaçait, mi-chat mi-panthère avec une grâce féline qui pouvait surprendre quand on la voyait se mouvoir. Elle lâcha très vite les cinq policiers lancés à sa poursuite, avant que d'autres ne se joignent à eux.

Dominique se réveilla avec un fort mal de tête et une étrange insatisfaction. Pendant son sommeil, il avait eu la sensation curieuse que son héroïne lui échappait. Il ne pouvait plus se connecter mentalement avec elle. Il fit son café, et comme pour se rassurer et se prouver qu'il la possédait au bout du crayon, commença à esquisser la silhouette de Dominako sur une feuille blanche. À sa grande surprise ses traits étaient devenus maladroits et aucune silhouette humaine n'apparut. Bah ! pensa-t-il, je ne suis pas encore réveillé, cela ira mieux après le café. Après

avoir jeté négligemment deux morceaux de sucre dans son bol, il se pencha sur le mystérieux liquide noir pour voir s'il recevrait un signe de son héroïne, espérant secrètement qu'il apercevrait sa silhouette dans le reflet du liquide. Las, il n'avait pas affaire à un bol de saké et aucune silhouette féminine n'apparut. Dépité, il décida d'aller s'acheter le journal.

Dans sa course-poursuite effrénée à travers la ville d'Osaka, Dominako avait affronté trois policiers qui, au détour d'une rue, l'avaient encerclée. Elle en avait blessé deux avec son sabre et avait réussi à leur échapper. Elle arrivait à présent dans la zone portuaire, et là, malgré les habitations qui ne ressemblaient en rien à ce qu'elle connaissait, elle eut une impression de déjà vu. Simplement les bateaux étaient très différents de ceux de son époque, mais ils voguaient toujours sur l'eau.

Une voiture de police fit son apparition toute sirène hurlante, puis une deuxième, puis une autre équipée d'un gyrophare. Tous ces guerriers-là pour moi, c'est trop d'honneur ! En même temps la jeune guerrière s'interrogeait sur ce qui lui était arrivé, une incursion dans une époque qui ne ressemblait en rien à ce qu'elle connaissait. Elle se glissa dans un bateau amarré au quai, descendit quelques coursives, poussa plusieurs portes et s'endormit sans le savoir dans un coin bien dissimulé du navire, à fond de cale.

Quand il remonta avec son journal en main, Dominique s'installa sur le canapé le plus confortablement possible, alluma la télé, glissa une vidéo dans le magnétoscope et se mit en ambiance sonore

un film d'aventures moyenâgeuses qu'il connaissait par cœur. Après avoir pris connaissance des informations politiques et économiques, il parcourut la rubrique des faits divers. Il tomba sur la dépêche suivante :

"Au Japon, à Osaka, une femme terrorise aux heures de pointe la population, blesse gravement deux policiers avec un sabre de samouraï avant de disparaître mystérieusement."

Dominique esquissa un sourire, si elle n'était pas qu'une héroïne de manga, ce pourrait être un coup de Dominako. Songeur, il posa son journal sur le canapé et se laissa absorber un temps par la vidéo qu'il avait mise. Il n'essaya même pas de se reconnecter à son héroïne, simplement il décida d'aller se promener vers les quais, puis du côté d'Opéra où il affectionnait tout particulièrement une librairie japonaise dont les mangas lui servaient parfois d'inspiration. Alors qu'il se baladait du côté du Louvre, la sonnerie de son portable le sortit de ses rêveries. Raphaël, son ami, était au bout du fil :

—qu'est-ce que tu fous ? Ça fait trois quarts d'heure que je t'attends, on devait déjeuner ensemble, tu as oublié ?

—Non, non, répondit Dominique visiblement troublé. J'arrive !

Après avoir vidé une bouteille de Beaujolais nouveau et avoir largement évoqué leurs projets communs dans le domaine des bandes dessinées, Raphaël demanda à Dominique :

— L'héroïne dont tu m'as parlé, c'est bien Dominako ? L'album que tu as édité aux éditions de La Compagnie Littéraire ? Je l'ai sur mon étagère.

Et joignant le geste à la parole, il sortit *Princesse Samourai* de sa bibliothèque.

— Ouvre à la page quinze, il y a un dessin d'elle sur une page entière.

— La page quinze ? Tu veux rire, elle est blanche, il y a juste un cadre noir. C'est Alzheimer qui commence tôt mon vieux.

Dominique prit l'album des mains de son ami. À sa stupéfaction, la page quinze était blanche.

— Elle est partie, dit-il le plus sérieusement du monde, une lueur de panique dans le regard.

— Partie ? Tu veux dire que c'est le Beaujolais qui a filé, lui répondit Raphaël en se marrant.

Dominique visiblement très soucieux quitta son compagnon, la fuite de son héroïne en tête.

Dominako se réveilla après avoir dormi longtemps, très longtemps. À l'intérieur de la cale où elle s'était reposée, le noir absolu régnait sur toute chose. Elle resta allongée un long moment sans plus se souvenir où elle était ni à quelle époque se rattachait son histoire présente. Puis lentement les choses se remirent en place dans son esprit, elle se souvint comment elle avait échappé à ses poursuivants et dans quelle drôle d'époque elle avait vécu ses dernières aventures. Plusieurs fois en se relevant et en essayant d'avancer, elle buta sur des sacs de grains ou sur des caisses en bois. Après avoir marché une longue minute à tâtons dans l'obscurité, elle entrevit une lueur infime qui filtrait sous une porte. Elle l'ouvrit et s'engagea dans un immense couloir où l'intensité de la lumière la surprit. La jeune femme pensa instinctivement que son salut se situait vers la sortie, donc vers le haut de

cet étrange bateau. Effrayée par ce fantomatique navire, elle monta quatre à quatre les marches qui la menaient vers l'air libre. Lorsqu'elle arriva enfin sur le pont, Dominako observa les mille petites lumières qui scintillaient dans la nuit bleutée du port d'Osaka. Peu habituée à la multitude des points lumineux que propose la lumière artificielle, elle resta un long moment fascinée par l'intensité du spectacle. Peu à peu, cependant, Dominako comprenait, elle était dans une autre époque. La notion de déplacement temporel dans le futur lui était parfaitement étrangère. Pourtant elle percevait très clairement que sa seule chance d'échapper à cette époque qui n'était pas la sienne était de retrouver le manga et de réintégrer son univers de papier. Mais quelle réalité avait, en fait, Dominako ? Cela il aurait fallu le demander à son créateur, Dominique. Seul le créateur détient les clés concernant le temps, la vie, la mort, le sens de la vie, ou bien encore l'immortalité. Dominako n'était que l'instrument d'un désir, la concrétisation d'un fantasme.

Il devait être 2 ou 3 heures du matin, elle était seule dans la nuit. La jeune guerrière enjamba la balustrade de l'énorme navire sur lequel elle s'était réfugiée et rejoignit la terre ferme en glissant le long d'un énorme câble. Nulle ombre errante, le port était parfaitement désert. La jeune femme refit en sens inverse le chemin emprunté quelques heures plus tôt. Ce chemin fut long, elle hésita plusieurs fois sur le bon trajet. Alors qu'elle était presque arrivée vers l'aéroport d'où elle avait quitté le manga, Dominako croisa un groupe d'hommes d'affaires dans un état d'ébriété assez avancé, accompagné de jeunes filles

européanisées, qui les soutenaient plus qu'elles ne les accompagnaient. Un des hommes fut séduit par l'ombre fugitive de l'héroïne de manga. Il lui demanda de se joindre à eux. Dominako mit la main au pommeau de son sabre, se redressa et poussa un cri guerrier aux intonations gutturales en le provoquant du regard. L'homme n'insista pas et se raccrocha à la jeune femme qui le soutenait. Dominako arriva à son point de départ. Elle se mit à chercher le manga désespérément. Qu'advierait-il d'elle si elle ne le retrouvait pas ? Elle n'avait pas la réponse. Après avoir cherché un long moment, elle aperçut, coincé sous un pneu de voiture et baignant dans l'eau du caniveau, le manga. Elle se précipita à l'intérieur et quitta l'univers réel pour retourner dans le virtuel et redevenir une créature de bande dessinée.

Dominique n'arrivait pas à dormir, sa nuit était agitée, il se tournait et se retournait dans son lit sans arrêt. Dominako l'avait abandonné, il se sentait seul et désespéré. Le soir venant il avait bu quelques bières pour supporter le doute qui était en lui. Dominako était-elle partie définitivement ? En plus d'un sentiment de malaise et de vide, la tête lui tournait. Il se leva, prit son album afin de vérifier si elle n'était pas rentrée, et constata que la page quinze était toujours blanche.

— Dominako, Dominako, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Et il se mit à pleurer sans bruit dans la solitude de sa vie devenue soudainement sans signification. Alors qu'il sanglotait, une forme invisible posa une main sur ses cheveux.

— Ne pleure pas Dominique, je suis revenue.

Le garçon se sentit immédiatement apaisé, il retrouva son calme et s'endormit dans une parfaite béatitude. À l'intérieur du rêve qu'il fit, une cérémonie dans laquelle ils étaient réunis tous les deux les unissait comme mari et femme. Le jeune dessinateur sentait la présence physique de Dominako, elle était en chair et en os dans sa chambre. D'ailleurs une chose accréditait cette thèse, le fait qu'elle ait posé son sabre de samouraï sur la table ; il avait entendu distinctement un bruit sourd. Il profita de cet état de félicité qui se prolongea la nuit durant.

Au matin, ivre de bonheur et sûr de son fait, il ouvrit son album. Dominako était revenue. Il observa le dessin un long moment, il lui semblait que quelque chose avait changé. Il regarda attentivement son héroïne. Oui, quelque chose avait changé, elle portait un anneau d'or à l'annulaire gauche.

Combien de temps Dominique avait-il à vivre avec sa créature ? Personne n'aurait pu le dire, car nul ne sait ce que dure le bonheur.

DOMINAKO

Puis lentement, Rose rouvrit les yeux et reprit :

— Adolescents, l'amour est pour nous une inaccessible chimère. Jeunes, il nous semble comme un fruit aux saveurs exquises et inépuisables que nous consommons sans modération, alors qu'âgés nous en mesurons toute la portée, la puissance. Il devient alors pour nous, plus planétaire, nous ne le rattachons plus à une idéalisation de jeunesse ou à un désir charnel, il se transforme en un concept humaniste, comme un don de soi.

— Je comprends ce que vous dites Rose, ce que vous essayez de me transmettre. Je comprends.

— C'est heureux mon ami, car c'est ce que j'ai de plus important à vous léguer, ma vision de l'amour.



9 782876 830288

www.compagnie-litteraire.com

ISBN 2-87683-028-0